Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 106 — 12 JANVIER 1964 — Prix : 0,40 F

Éditorial

SUR LA "CLEMENCE" DE FRANCO

LA presse étrangère — et bien davantage, on s'en doute, la presse espagnole — s'extasie sur les preuves de « clémence » de Franco, à l'occasion des fêtes de la Nativité et du Nouvel An. Selon « La Tribune des Nations », Franco a accordé la suspension des sanctions infligées aux mineurs asturiens exilés en Castille, Extremadure et Andalousie du Nord. Autre mesure de « clémence » : avoir reconnu aux détenus de Burgos, qui refusaient de se soumettre aux impositions de l'aumônier de l'établissement, qui voulait les obliger à être présents à toutes les cérémonies religieuses, le droit de ne pas assister à la messe.

Parmi ces détenus, il y a, entre autres, le poète Vidal de Nicolàs et notre camarade Jorge Conill. Nous avons informé nos lecteurs des suites de l'attitude des prisonniers politiques dans la prison de Burgos : cachot, régime d'eau et pain sec, mauvais traitements, refus de transporter à l'infirmerie un des détenus en guise de représailles, bien qu'il soit atteint d'une affection grave des reins, etc.

Aujourd'hui la « clémence » de Franco consiste à reconnaître à ces détenus le droit de ne pas assister aux manifestations d'une religion qu'ils ne professent pas : droit proclamé et respecté dans tous les pays civilisés du monde.

Cela entre dans l'ordre de la manœuvre franquiste, dûment orchostrée par la presse espagnole et par la presse internationale qui se laisse prendre au piège ou qui seconde l'initiative. Il s'agit, encore une fois, de faire semblant de libéraliser le système, de démontrer que vraiment l'Espagne franquiste « évolue » dans le sens d'une amélioration des conditions de vie et d'une conquête progressive de certaines libertés.

Il faut dire, encore une fois aussi, que tout cela n'est qu'une duperie de plus; que tout cela ne signifie absolument rien; que la vérité est toute autre.

On parle aussi de la mise en liberté des monarchistes et des membres de l'opposition de droite qui avaient été arrêtés il y a quelques mois; parmi eux Rafael Sànchez Mazas et Javier Pradera... Franco sait pertinemment que cette opposition, plus spectaculaire que réelle, ne saurait lui causer de sérieux ennuis. Il n'a libéré, par contre, aucun des condamnés anarchistes, ou syndicalistes, ou socialistes, ou communistes, basques ou catholiques progressistes.

Quelles sont donc les mesures prises contre les tortionnaires qui ont châtré des hommes, torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive, tondu des femmes, fait régner la terreur dans les villes asturiennes parmi lesquelles la grève des mineurs avait trouvé quelque écho de sympathie ? A-t-on relâché les mineurs arrêtés et transférés à Madrid ? A-t-on pris certaines mesures de « clémence » envers les jeunes Français condamnés à des peines sans rapport aucun avec le « délit » que la police voulait bien leur mettre sur le dos, après leur avoir arraché, par la torture, des signatures apposées au bas de procès-verbaux fabriqués de toutes pièces ?

La « clémence » au Caudillo est toujours « éclairée ». Elle ne s'exerce que là où il n'y a aucun danger pour lui. Il serait curieux de savoir à quelles conditions les mineurs exilés en 1962 pour le « délit » d'avoir exercé le droit de grève — droit reconnu dans tous les pays civilisés, comme celui de la liberté de croyance — ont réintégré leurs foyers.

Toutes ces questions, la presse soumises au diktat du dictateur ne se les pose pas et encore moins celle qui, moyennant finances ou se laissant leurrer, sert de véhicule aux services de propagande franquiste. Mais les hommes éclairés, qui devinent les dessous des cartes du franquisme, ne se laisseront pourtant pas tromper par toute cette hypocrite et ignoble manœuvre. Il faut, au contraire, la dénoncer, car elle cache le véritable but du franquisme : donner des arguments à ceux qui sont ses supporters internationaux et qui cherchent, aujourd'hui comme hier, à lui frayer le passage vers tous les organismes qui peuvent donner un semblant de légitimité au régime qui sévit sur le peuple espagnol. Il faut, plus que jamais, réagir vigoureusement contre ces agissements et donner aux résistants espagnols l'appui et la solidarité active desquels ils vont avoir plus que jamais besoin.

MEILLEURS VŒUX

1964 pointe à l'horizon et je voudrais, une fois de plus, formuler à l'intention de cette nouvelle année les vœux qui nous tiennent le plus à cœur. Il en est un qui nous touche de très près : la libération de l'Espagne et la jouissance par nos compatriotes de tous les droits dont ils sont privés depuis si longtemps. Les autres, tous les autres, sont faciles à résumer : la paix entre les peuples, le progrès et le bien-être collectifs, la lutte contre toute sorte de discrimination et l'effort de tous et de chacun pour combattre l'ignorance, la maladie, l'injustice et tous les fléaux qui rongent l'homme et la société.

Si le monde était capable de comprendre où se trouvent les véritables intérêts de la collectivité humaine; si la cupidité cédait le pas à une honnête et juste distribution des richesses; si la violence disparaissat devant la compréhension et si le triomphe du droit s'imposait sur celui de la force, le chemin qui doit le conduire vers une vie digne et heureuse serait tracé, avec tous les avantages qui en découleraient pour les millions d'êtres qui peinent et souffrent au sein d'une société trop souvent minée par la haine, l'abus du pouvoir et l'esprit morbide de destruction.

Une nouvelle année s'annonce, sans qu'il nous soit malheureusement possible de la prédire meilleure que celle que nous finissons. Tout nous porte à croire que les hommes s'affronteront toujours pour les mêmes causes — trop souvent vides de sens —, que l'injustice ne désarmera pas devant l'égalité des droits, et que dans ce monde vieux de millions d'années, nous ne vivrons pas encore les jours heureux qui seraient facilement à notre portée, si les regards et la pensée des hommes se tournaient vers le bien-être collectif, au lieu d'agir en fonction des ambitions personnelles qui les opposent les uns aux autres dans une lutte sans merci.

Les progrès de notre siècle sont, pour la plupart, trompeurs. C'est un progrès à reculons, que nous pourrions même appeler le progrès de la peur. Tout est mis en œuvre pour que la menace de la destruction totale pèse sur nos têtes, tout l'engranage des privilèges se met en route pour empêcher une prise de conscience capable de changer les données du problème et, l'année qui se termine, nous a prouvé, tout particulièrement lors de l'assassinat du président Kennedy, que la route qui doit nous conduire vers un progrès humain est toujours pleine d'embûches et très difficile à conquérir.

C'est pourquoi en cette fin d'année et lorsque nous allons aborder 1964, il m'a semblé utile de formuler quelques souhaits, sans oublier pour autant que nous vivons dans un monde qui laisse beaucoup à désirer. Espérons, néanmoins, que dans les mois à venir, nous aurons la joie de constater que tout n'est pas foncièrement mauvais et que parmi les événements qui vont se produire, il y en aura dont le contenu sera capable de réchauffer le cœur des hommes et de leur apporter la certitude d'un monde meilleur et plus juste.

En formulant les meilleurs vœux pour 1964, je voudrais que l'événement le plus important ait trait avec l'Espagne. Que ce peuple trahi recouvre sa liberté, que disparaisse pour toujours la longue nuit imposée par le franquisme, et que le renouveau espagnol soit la preuve de la bonne volonté des hommes et de leur désir d'aller de l'avant, dans un monde capable de combattre et de vaincre tous ceux qui s'opposent au triomphe d'un idéal de justice, de liberté et de véritable fraternité entre les êtres qui peuplent notre univers.

A. TARRAGO.

Paris, décembre 1963.

Echos... de Presse

SUR DIVERS DRAMES. — Certains lecteurs pourront trouver dans les commentaires qui vont suivre, que dans un journal qui poursuit la propagande pour une transformation sociale, leur place n'est guère indiquée. Je pense le contraire et estime que des commentaires sur les faits divers peuvent contribuer à une meilleure connaissance ainsi qu'à des réflexions pour éviter des souffrances qui surviennent causées par des drames évitables. D'ailleurs, en attendant que la plus grande partie des souffrances subies par les victimes de la plupart des milieux sociaux actuels soient éliminées, je crois qu'il est bon d'en éviter pas mal, qui se renouvellent par trop souvent, par suite de non-compréhension.

Cette fois-ci trop de drames causés par l'appréhension du froid m'incitent à les commenter courtement. J'écris bien l'appréhension du froid, car une partie de ce dernier peut être tolérée en observant quelques règles d'hygiène qui évitent des pertes de vies humaines; ces quelques règles d'hygiène que l'on a appris à l'école sont par trop souvent oubliées, d'où ce qu'il découle.

En période d'hiver, par température plus ou moins froide, généralement les gens se calfeutrent tout en utilisant divers moyens de chauffage et, malheureusement, trop souvent sans tenir compte du renouvellement de l'air respirable, surtout pendant les heures de sommeil; alors que les hygiénistes ne cessent de recommander le renouvellement d'air.

Voilà pourquoi je juge utile de faire connaître quelques coupures de presse, significatives parmi de trop nombreuses, afin qu'elles fassent réfléchir et évitent le renouvellement de pareils drames; d'abord du 18 décembre 1963 :

UNE FAMILLE DE QUATRE PERSONNES ASPHYXIEE PAR LE GAZ A TOULOUSE (Dix-huit accidents semblables en une semaine en France.). — Toulouse. Un drame du froid, particulièrement navrant, s'est produit au cours de la nuit de lundi à mardi dans un petit appartement de deux pièces situé 38, rue Durand, au Grand-Selve, proche banlieue de Toulouse.

M. Raymond Freile, 42 ans, maçon; son épouse, Marguerite Freile, 42 ans, et leurs deux enfants : Annie, 12 ans, écolière, et Michel, 8 ans, ont été victimes d'une asphyxie.

Lundi soir, en prévision des rigueurs de la nuit, M. Freile et son épouse avaient installé dans la chambre commune un appareil de chauffage d'appoint fonctionnant au gaz. Dans la douce chaleur qui envahit la pièce, la famille s'endormit bientôt. Mais pendant la nuit, l'appareil à combustion vive consomma une partie de l'oxygène qui se trouvait emmagasiné dans la petite chambre et le drame survint.

(Suite en page 3.)

CORÉE : Treize ans après la fin de la guerre, la paix n'est pas encore conclue

Par **Robert EUNSON**
et **Dave McINTOSH**

Un mince ruban tendu entre des poteaux sur une ligne de démarcation longue de 151 milles, sépare les puissantes armées de l'O.N.U. et de la Corée du Nord. La guerre a cessé le 27 juillet 1953, mais « le plus long armistice » n'a pas encore abouti à la paix véritable.

Le ruban de la ligne de démarcation, large d'un pouce, avertit toujours les soldats de l'O.N.U. que s'ils le franchissent ils s'exposent à faire éclater une mine ou à être emprisonnés. Un sentier large de trois pieds dégage les abords des barbelés tendus le long de la ligne de démarcation.

Au nord 350.000 soldats nord-coréens restent sur leurs positions ou sont à l'exercice. L'armée de l'O.N.U. composée de la huitième armée américaine et de la première armée sud-coréenne, en fait autant au Sud.

C'est à Panmunjom que sont installés les organismes chargés de surveiller l'exécution des conditions de la trêve. La zone dite de « sécurité commune » forme un cercle de 2.625 pieds de diamètre. On y voit les uniformes nord-coréens et chinois communistes d'une part; d'autre part ceux des 18 membres de l'O.N.U., dont le Canada, qui envoyèrent des contingents en Corée au cours de la guerre.

C'est dans la zone, située à flanc de côteau; que les délégués communistes venus de Kaesong et ceux de l'O.N.U. venus de Séoul échangent des renseignements, dans une atmosphère qui reste hostile et confuse.

(Suite en page 8.)

Enfin, il y en a un qui s'est décidé à me rendre visite autrement qu'avec des prières.

COMMENTAIRES

Dia tras dia

Las ideas a la moda y la moda en las ideas

CASI inadvertido por todo el mundo, con la sola presencia de algunos amigos personales de siempre, como, por ejemplo, Jean Cassou, el otro día fué enterrado en el cementerio de Montparnasse, en Paris, el que fué fundador del movimiento dadaista, Tristán Tzara.

Los jóvenes, los que no han vivido el período de extravagancias que fué el signo distintivo de los años 20, apenas si sabrán de que hombre y de qué movimiento se habla. Cuando hay jóvenes que hoy apenas saben quién fué Hitler, ¿cómo la generalidad puede recordar a Tristán Tzara? Hace unas semanas, «L'Express» le dedicaba una crónica. Ello quizá ha servido para que su muerte no pasara tan desapercibida.

El dadaismo, sin embargo, fué, en la época, un movimiento revolucionario, mucho más a la moda, entre los «snobs», que lo fué más tarde el existencialismo, el cual, por lo demás, del dadaismo es hijo. En aquella época, dadaismo, futurismo, surrealismo, se disputaban el interés de la juventud, siempre atenta a las modas... En el vestir, en el pensar, en la manera de vivir. ¿Qué queda, hoy, de esos movimientos y de esas ideas que arrinconaron, en la Prensa, en las conversaciones, en los cenáculos literarios y en el estadio donde se libran batalla las concepciones filosóficas y los ideales, a otras ideologías, como, por ejemplo, el anarquismo?

El llamado Papa del dadaismo ha muerto, sepultado en el olvido más absoluto, él y su idea, que, por lo demás, no era otra cosa que una adaptación del antiguo nihilismo. Todos, desde Marinetti y Tzara, hasta Sartre, donde han bebido en abundancia, nutriéndose y adornando con palabras nuevas las viejas ideas, es en ese vivero de frases y de conceptos demoledores que fueron Nietszche, Max Stirner y sus obras.

Sin embargo, Nietszche y Max Stirner restan, como restan Tolstoy, Dostoyewski y los que aportaron a la literatura el hálito del anarquismo como ideal de vida y como filosofía.

Pasan los hombres y las ideas a la moda. Restan los hombres y las ideas que entrañan valores eternos, que trajeron al mundo mensajes y obras eternas. ¿Puede haber modas en las ideas? Sin duda las hay, las ha habido y las habrá siempre. Pero las ideas a la moda, están destinadas a desaparecer, a ser arrinconadas, porque en ellas no hay nada que las destine a la permanencia en el espíritu humano.

Sin embargo, para los que hoy claman porque el anarquismo ya no está de moda, el fin de Tristán Tzara, más que olvidado, ignorado, es una simple lección de hechos. El dadaismo, el surrealismo, el existencialismo, en la literatura, en el arte, en la misma filosofía, desplazaron al anarquismo, como, en el terreno social, el anarquismo parece desplazado por el comunismo. Sin embargo, dadaismo, surrealismo, futurismo, existencialismo, comunismo, pasarán, y los valores eternos contenidos en la ideología anarquista permanecerán, cuando de las ideas a la moda, ayer, hoy o mañana, no quede ya ni el recuerdo.

Hay algunas ideas simples y esenciales que forman la base social y filosófica de los principios destinados a sobrevivir. Desde que el mundo existe y desde que sobre la tierra apareció el primer ser con apariencia humana, los grupos sociales constituídos y los individuos que forman estos grupos, han perseguido un ideal, inalterable y permanente: Vivir mejor, ser más felices y más libres; dignificar y enaltecer la condición humana. Este ideal, esta voluntad, es el sueño y el empeño de la humanidad desde tiempos inmemoriales hasta nuestros días. Y cuando nadie se acuerda de los Tristán Tzara y los Marinetti y demás ideólogos de ideologías a la moda, Lao Tsé, Sócrates, Epicuro, Rabelais, La Boétie, Cervantes, d'Alembert, Rousseau, Diderot, Owen, Fourier, Saint-Simon, Cabet, Godwin, Thoreau, Warren, Proudhon, Marx, Bakunin, Reclus, Tolstoy, Kropotkine, restan y restarán eternamente. Sus lecciones, las utopías que escribieron o los movimientos que crearon, les sobreviven y les sobrevivirán por largos años, a través de los siglos.

La moda en las ideas y el espejismo de las ideas a la moda, es algo accidental e irrisorio. Lo que importa, lo que pesa, lo que abre brecha y marca camino, es esa línea ideológica, social, filosófica, a través de la que la especie se busca y se forja, avanza y realiza parcelas del gran sueño, trozos del ideal infinito, cada día más ampliado, depurado, agrandado, enaltecido.

¿Ideas a la moda? ¿Seguir la moda de las ideas? El fin obscuro del pobre Tzara, nos dice cuán deleznable y casi risible es la pretensión de los que creen que las ideas portadoras de valores eternos pueden ser calibradas de la misma manera que las excentricidades o las adaptaciones al viento de cada temporada.

Aquellos que, como nosotros, tuvimos el valor y el orgullo de abrazar la ideología que representa mejor esos valores eternos, permanentes, hemos de estar curados de los prejuicios que pudieron dar vida a fórmulas artísticas, políticas, filosóficas o sociales, destinadas a perecer con los que las crearon.

Federica MONTSENY

CASOS Y COSAS

¿La Internacional Bancaria al servicio de Franco?

Regalo de fin de año, la Banca Sindical Mundial acuerda al Gobierno Franquista un préstamo de treinta y tres millones de dólares.

Préstamo dedicado a la modernización y ampliación de la red de carreteras y a la creación de secciones piloto, de reparación permanente de las mismas.

Al lado de la Banca Mundial han participado en el empréstito once bancos alemanes, holandeses e italianos.

No en balde conoce la Banca Internacional la importancia que el problema de las carreteras españolas, en las que nada hizo el Franquismo, reviste ante el creciente turismo en la Península.

Representando este turismo la tercera parte de entradas en divisas del gobierno Franquista, la inversión de capitales es un buen negocio. Máxime, si al lado de ello ponemos como factores no menos importantes las condiciones en que se realiza.

Préstamo de 20 años, al 5,5 % anual y cuya amortización comenzará en 1968. Los contratos para trabajos financiados con dicho préstamo, se realizarán por adjudicación internacional a fin de garantizar una ejecución correcta de los mismos, por empresas naturalmente extranjeras.

Y como no se nos pueden ocultar las interrelaciones de dependencia existentes entre los trusts bancarios y las grandes empresas constructoras del mundo, sabemos que al fin y a la postre la inversion de fondos realizada volverá a la caja de los mismos trusts internacionales.

Si asi parase la cosa, la operación aún aparecería buena para la finanza española.

Pero España, además de pagar los enormes intereses de la operación bancaria, que no cubre sino la tercera parte de los fondos necesarios para los trabajos referidos, deberá aportar a dicha operación más de 60 millones de dólares, que, naturalmente, irán también a los cofres de las empresas ejecutoras.

Unido ello a que el objetivo fundamental de la operación es el mejoramiento de las posibilidades turísticas, de las que son aprovechadores únicos los potentados de todos los paises que encuentran así en España un lugar de barato entretenimiento como insulto a la miseria española, llegaremos a la conclusión de que dicha operación, exceptuando lo poco que representan los salarios que irán a los hogares españoles, cubrirá en realidad los objetivos siguientes:

— Ayudar al sostenimiento del régimen, posibilitando un aumento de divisas, con las posibilidades de incrementación del turismo.

— Facilitar empleo al material y capitales extranjeros en la realización de trabajos con beneficios superiores a los normales dado el bajo nivel de los salarios españoles.

— Entrada en cajas extranjeras de los beneficios dados por 90 millones de dólares de trabajos, con la sola inversión de la tercera parte por la que además se perciben intereses.

— Hipoteca de los intereses españoles durante muchos años, puesta una de sus posibilidades económicas en manos de Industria extranjera.

— Asegurar a los usufructarios del turismo español una mejor inversión de sus fondos. No olvidemos la aportación de capitales extranjeros en la construcción de hoteles.

— Asegurar a las empresas extranjeras la exclusiva y arreglo de la red de carreteras con material y utillage igualmente extranjero.

La operación comercial, es pues, buena para la Banca Mundial. Pero el Gobierno español cubre con ella un objetivo de momento. Espectacular por lo que significa toda aportación de fondos frescos y posibilidades de aumento del turismo, su recurso de última hora.

Buena la operación para todos, salvo para el pueblo español, al que no aporta nada en concreto. Nada para las clases laboriosas, eternamente explotadas y a quienes solo las migajas del banquete se conceden si no hay utilización para las mismas.

¿Por qué razón, estas inversiones de los capitales extranjeros, empleados, sea en bases militares, sea en acrecentamiento del turismo, no se emplean en la modernización del equipo industrial del país, ni en la creación de un amplio programa de realizaciones hidraúlicas, que irrigando grandes zonas aumente el potencial económico español?

Porque ese potencial económico no interesa a los que avanzan los capitales, que viven mejor con la práctica legalizada de la usura internacional.

Porque aumentar el poder adquisitivo del español es una preocupación menor.

Porque el aumentar las superficies irrigadas en el agro español, es cosa que solo interesa al campesinado español, factor de poco peso en las contingencias internacionales.

Porque modernizar la industria española equivale a cerrar en parte el mercado a los productos de otros paises, interesados en la exportación y expansión de su propio comercio.

Porque la miseria del pueblo español, su privación de pan y de libertad no constituyen en modo alguno preocupación para la Banca Mundial, cuyo interés es mantener un colonialismo económico de nuevo cuño que permita la expansión de sus super-mercados.

Y todo ello es sabido de todos y no lo desconocen quienes afirman a todos los vientos sus simpatías y solidaridad, para con el abnegado pueblo español. Y sabiéndólo, y reafirmando sus protestas de amistad, todo queda ahi... en reafirmarlas.

Como constatación lamentable lo señalamos. Frente a la acción siempre interesada de los capitalismos al lado de Franco, no encontramos del lado de los representantes del mundo obrero más que frases... y alguna vez que otra, ayuda monetaria a quienes en su lucha, lo dan todo por su libertad, por la dignidad del hombre libre.

Pasaron ya al rincón de los detalles olvidados de la Historia, la participación de la emigración política española a la lucha internacional contra el fascismo y el hitlerismo. Aquel rasgo de solidaridad ya no ocupa sino algunas líneas, en «algunas memorias de guerra».

Mucha simpatía hay hacia el pueblo español. Pero con la simpatía no se combate a un régimen, que es reminiscencia de los enemigos de ayer, supervivencia de los vencidos en 1945, reivindicación de los condenados en Nuremberg.

Más ello, con ser una faceta más de los juegos de las políticas democráticas, no nos cogió nunca de sorpresa. Estabamos convencidos de que asi había de ocurrir y nunca dejamos de afirmarlo frente a los ilusos, a los credulos.

Lo que más nos duele y nos llena de amargura, es la actitud de las internacionales obreras.

Porque de su esfuerzo solidario, de su cooperación en la lucha que contra el régimen sostiene el pueblo español podiamos esperar más. Estábamos en situación de esperar más y mejor.

La acción internacional obrera contra Franco es casi nula hoy, y por poco eficiente no representa aportación viva.

Mucho podría esta acción, de desencadenarse de manera organizada y permanente.

Y quizá sea mucho pedir a quienes sabemos que tienen sus propios y apremiantes problemas, pero siempre tuvimos la idea de que el sacrificio de todo un pueblo oponiéndose durante 33 meses a la horda fascista, merecía una contrapartida.

Porque de no haber combatido entonces; de haber dejado abiertas las puertas al fascismo en 1936 en España, seguramente el destino y fin de la contienda de 1939 a 1945 no hubiese sido el mismo o por lo menos el sacrificio exigido al mundo hubiese sido mucho mayor.

Pero... resucitamos cosas viejas... Vivimos hoy otros problemas, quizá consecuencia de aquellos, y a pesar de todo, nos creiamos con ciertos derechos. Y seguimos creyendo, sin que nos deje vencer el desengaño, que la solidaridad de los trabajadores del mundo no es cosa terminada. Por creerlo, esperamos aún.

José MUÑOZ CONGOST.

LA MEMORIA CORTA

(Suite de la page 3.)

ciudades podríamos mencionar que fueron liberadas por los españoles, por gran parte de esos a los que los alemanes llamaban «terroristas».

Nosotros no olvidamos cuando el «bueno» del Sr. Franco mandó la División Azul, mandada por Muñoz Grande, a luchar contra uno de los países aliados. Tampoco olvidamos, a pesar de los años, los ocho mil españoles que los nazis exterminaron en los campos de Alemania.

No tenemos la necesaria instrucción para decir las cosas con esa fineza y arte de literatos; somos rudos para la pluma, pero lo que decimos lo sentimos y procuramos, en lo posible, conservar bien fresca la memoria, pensando en aquella famosa Liberación que ustedes nos prometieron cuando el fascismo se encontraba ocupando casi toda Europa. Después de los años, al fascismo se le ayuda, se le dá la mano, para que él, desde dentro del último reducto que quedó, extermine a los antifascistas y exija a los «demócratas» molestar, perseguir y encarcelar a los hombres que aman y defienden la libertad, que nunca serán totalitarios.

Señores de poca memoria, recordad y pensad bien que habeis tenido que conceder la independencia a vuestras colonias, por ley natural o por la fuerza de las armas y de eso que llamábais «terror».

Teneis buenas amistades con los matarifes de la negra España, con esos que, en la Plaza de toros de Badajoz, mataron a muchos miles, entre ellos, el célebre Manolete mató a 7 a estoque. Si, teneis buenas amistades con los que asesinaron a un Garcia Lorca y a tantos más cuya lista sería interminable, con esos que, aún después de los años, se permiten sembrar el terror matando al Garrote Vil en plena era atómica.

Vosotros colaboráis contra la verdadera rama del saber español: No habeis tenido en cuenta para nada la carta de los cien intelectuales en protesta de los grandes, horrendos crímenes que se cometen en Asturias.

¿No os daís cuenta que Franco forzó al destierro a hombres como éstos y otros muchos de renombre internacional; a un Juan Ramón Jiménez, a un Machado, a un Manuel de Falla, a un Jiménez de Asúa, a un Salvador de Madariaga y a un Pablo Casals?

Nosotros sabemos lo que queremos y a donde vamos; luchamos por una España que sea para los españoles. ¡Y lucharemos contra el régimen Franquista, con vuestro apoyo o sin él!

Gonzalo SANCHIS.

Conferencia en Montpellier

Como ya anunciamos en números anteriores, la Conferencia del Profesor Emile Joseph, tendrá lugar, el jueves, dia 16 de enero, en nuestro local de costumbre, a las 9 horas de la noche.

Con el interesante tema: «Socialismo y Democracia».

Invitamos a todos los compañeros y españoles en general, esperando que saldrán satisfechos, como lo fueron de nuestra anterior Conferencia del Profesor Augusto, después de las intervenciones que los compañeros le hicieron. Nuestro amigo Emile nos hablará de la Democracia Española, ya que conoce bien la cuestión española, y los asistentes podremos plantearle aspectos que nos ilustrarán.

Cordial invitación a todos los españoles a pasar una velada agradable y interesante.

El Comité.

REPORTAGES

Prosas del otro lado del Muro de la Vergüenza franquista

«CAMINAR EN BUENA CONVERSACION»

PERSILES

No hay duda de que el Libro de los Libros es la historia de Don Quijote de la Mancha. Pienso que si aparecen entes con inteligencia — con humana comprensión — por esos nuevos cielos que recorren incansables los astronautas, fuerza será explicarles quiénes somos los de la Tierra, y por qué algo, que no mucho, valemos. Pues bien, llegado el momento de presentarles nuestro Arte de escribir será bastante con que les pongamos en las manos — si manos tienen — dos libros: «La Commedia» y «El Quijote». Dos libros compendio y fundamento, claves de la literatura universal: dos cimas de creación hasta el día no superadas.

Pero el que Cervantes haya escrito «El Quijote» no es razón para que se olviden o se desconozca sus demás libros. Y así, de entre todos ellos, en mi entender, la «Historia septentrional», «Los Trabajos de Persiles y Segismunda» es libro acreedor a más atención de la que se presta. Porque, si bien se mira, la novela moderna que nace con «El Quijote», se manifiesta plenamente en Persiles.

Sorprende en Persiles el trato que en la trabazón, o armazón del relato reciben el Tiempo y el Ritmo a que laten los personajes.

El Tiempo es doble. Hay una secuencia lineal de sucesos que van discurriendo por sí mismos, hasta que sobre ellos incide el relato de otros sucesos que tuvieron lugar antes, o de los mismos sucesos que, al ser referidos de nuevo, cobran distinto sentido, y aun son diferentes. Y esto es técnica tan de hoy, que no puede serlo más. (Me dicen que Lawrence Durrell, el autor del «Cuarteto de Alejandría», es gran lector de Cervantes, y nada me extraña que lo sea.)

El ritmo, el latido de los personajes, hablantes peregrinos, es también doble. Unas veces, para que el efecto de la narración sea el que se busca, son personajes de guiñol, a los que se les ve casi la mano que los mueve por dentro. Sin embargo, ante nuestra sorpresa,estos mismos personajesse llenan de sí mismos, y no ya otra mano, sino sus propias pasiones hondas los habitan y los mueven, y el juego prende, entonces, en carne viva. Un ramalazo nos llega de pronto, procedente de una vida de verdad, la de Cervantes, que como el Lazarillo explica, al referirnos a su Escudero, debió sentir muchas veces «lo que él sentía». Los muñecos del Persiles hablan entonces como si fueran el propio Miguel de Cervantes.

Yo no sé de ningún libro ni más nuevo ni más original — en cierto sentido — que éste de Cervantes. Porque ya su comienzo es extraordinario, y no sé cómo no se aprovechó mejor: comienza el libro quitándole el polvo de tierra a un personaje, que sacan a voces, y a tirón de soga de una sima. Este personaje es disparatado en sí; ha emprendido una peregrinación a Roma con su esposa Segismunda. No se sabe por qué los dos jóvenes no quieren desposarse y reinar en su reino norteño sin antes bajar a Roma como peregrinos. La verdad es que tampoco se sabe por qué Calixto y Melibea hubieron de amarse en el huerto. Son dos arranques literarios montados al aire, puramente de ficción.

A veces, Persiles abandona su cuerpo de Petruska y siente y padece, ama y desama, y todo lo demás. Y como a Persiles, así les sucede también a cuantos forman el escuadrón, o el grupo de los peregrinos.

En Persiles se vive siempre como en la Insula Barataria, durante el gobierno de Sancho. Y es que en aquel lugar acontecen de pronto cosas que no habían dispuesto previamente el Duque ni sus criados — recuérdese cómo el Maestresala se enamora de la adolescente, que por casualidad había escogido la noche de la ronda sanchesca para salirse de su casa a conocer «a lo menos el pueblo en que nací».

Cervantes sabía muy bien el sentido del libro sin par que había escrito, «Don Qupijote», y tras él debió concederse el placer sumo de escribir por escribir, contando por contar, un relato donde los sucesos y las personas saltan y danzan a su antojo, si bien dentro de una «gran armonía» — que Cervantes es Cervantes y todo en él se mantiene siempre en el ámbito que exige para realizarse toda dignidad humana.

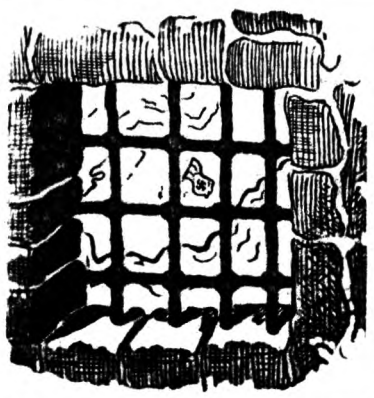
Como todos los de Cervantes, Persiles es un libro de empeño dentro de su condición. Se atreve a competir con Heliodoro «si ya por atrevido no sale con las manos en la cabeza» (1613, Prólogo a las Ejemplares); «Ha de llegar al extremo de bondad posible» (1615, Prólogo a la II Parte del Quijote).

Cervantes se murió con Persiles en las manos. Y las ansias de su muerte las dejó escritas no sólo en la Dedicatoria del libro al conde Lemos, sino en ese Prólogo extraño del «estudiante pardal», «porque todo venía vestido de pardo», el cual se tiró de su burra, y se abrazó con Cervantes, y le llamó manco sano, el famoso todo, el escritor alegre, y finalmente el regocijo de las musas». Frente a la retahila de alabanzas, Miguel de Cervantes pone un abrazo cordial y una muy cervantina propuesta: «Vuesa merced vuelva a cobrar su burra, y suba, y caminemos en buena conversación lo poco que nos falta del camino.» (Yo siempre he deseado haber sido este estudiante pardal que conversó con Cervantes entre Illescas y Madrid, una tarde de luz velazqueña.)

Cuando Cervantes escribía este prólogo, faltaban sólo unos cuantos días al camino de su vida. Y el estudiante pardal dejó a Cervantes en el momento de cruzar el río de Madrid. El estudiante era entusiasta — Cervantes estudiante lleno de entusiasmos — pero «no son todos los tiempos unos». Cervantes, el escritor más consciente de todos los tiempos, se quedó solo para morir en buena conversación consigo mismo.

«Persiles» lo imprime su viuda. Impresor, Juan de la Cuesta, a costa de Juan de Villarroel, mercader de libros en la Platería. Pero «Persiles», apenas se ha reimpreso en nuestros días. Y «Persiles» bien merece ediciones cuidadas, ediciones que digan cómo nos emociona tener en las manos la última obra que salió del ingenio de Cervantes.

Carmen CASTRO



Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

Supuraciones de los regímenes de terror en la Argentina

Los hermanos Cardoso, notorios torturadores en el régimen de Peron, van a poder salir de la Embajada de Buenos Aires, donde residieron durante 8 años. Les ha sido concedido el derecho de exilio para residir en el Paraguay.

Del diario « Le Monde », 23-11-63.

La caida imprevista del régimen peronista, entreabrió las puertas de las mazmorras policiales y dejó traslucir el trato criminal que en ellas se daba a los presos políticos y muy en particular a los presos por cuestiones sociales, foristas, anarquistas.

Antes del golpe dictatorial uriburista en 1930, la agresión violenta contra los militantes del movimiento se caracterizaba por brutales palizas, administradas con mucho ruido y excaso tacto diplomático, lo que daba lugar a enérgicas protestas incluso por la prensa burguesa. Pero cuando el régimen de Uriburu y después de su caida, los grandes consorcios capitalistas tales como La General Motors, la Quilmes y otros no menos esclavistas, tomaron en sus manos la dirección de las persecuciones, y por medio de agentes que se movian entre telones, sobornaban ministros, jefes de policia, publicaciones. Con la cooperación de hombres de ciencia, entre los que se destacaban los Nazis Alemanes, establecieron cámaras de tortura, en las que, con poco ruido y poco derrame de sangre, se cometieron muchos crímenes.

Para tal faena, reclutaron en los bajos fondos la gente más degenerada, como los hermanos Cardoso, con los que formaron brigadas que recorrian la Repùblica, haciendo víctimas por el suplicio, cuyo solo relato sembraba el terror. Y a la caida de Perón, los que en esta criminal faena no eran más que vulgares instrumentos, no teniendo protección, pusieron los pies en polvorosa o se metieron en las embajadas de los paises que viven bajo dictaduras, como el Paraguay. No por temor a la justicia oficial, sino por el temor a la justicia que pudieran hacer los íntimos de los asesinados en las cámaras de tortura, en la via pública, o en los lugares de trabajo.

Una lista completa de los que cayeron en tales condiciones, desde el triunfo de Uriburu a la caida de Perón, difícilmente se hará nunca. A partir de 1934 al 37, recuerdo al militante marítimo Celestino Moreno, asesinado en la Capital, al compañero López, en el puerto de Mar del Plata, al Negro Acuña y Antonio Gonzales, militantes ladrilleros, en Bahia Blanca, y al Negro Aguirre, militante panadero en Tucumán.

De los que murieron en las cámaras de tortura o a consecuencia de las mismas, recuerdo al compañero Rebollo, de Quilmes, al que los torturadores le exigian que declarara que habian sido sus hijos, los que habian chamuscado unos cares de una Línea en huelga, y el buen compañe o Rebollo, prefirió sucumbir en la tortura, antes de cometer tal aberración.

Dicho compañero dejó tres hijos, que militaban en las Juventudes Libertarias y es a los íntimos de los asesinados que los asesinos temen. Y no del todo sin razón. En el pueblo de Bernal, a 14 kilómetros de la Capital, el Comisario Milton, estableció una cámara de torturas, por la que pasaron varios compañeros ladrilleros, y un simpatizate de la idea y afiliado del gremio, al rendir el relato, lejos de atemorizarse, como sucedió a tantos, se enfrentó con dicho comisario y lo ajustició.

Desde la caida de Perón, por falta de una pujante actividad de nuestro movimiento y también por guardar ciertas apariencias, la persecución y la tortura son menos agudas. Pero están en acción y acecho permanente. Pues los grandes comercios bancarios, para ceder sus empréstitos al gobierno, imponen como condición la persecución y liquidación de todo movimiento que no se deje domesticar. Y el nuevo gobierno que facilitó el derecho de asilo a los hermanos Cardoso, según otras noticias, también puso al abrigo destacados directores de la tortura, e incluso les pagó los años que anduvieron errantes como almas en pena.

Para pedir la extradición de Perón al gobierno de Franco, invoca como motivos unas moralejas de alcoba, que por estar relacionadas con los misterios de la encarnación, seria a los tonsurados eclesiásticos, a quien toca juzgarlas y no a un presidente que se aprecia de ser el continuador de los tantos liberales de gran talla moral que dió la Argentina.

A un dictador que violó todos los derechos constitucionales, que hizó cientos de víctimas para imponer al pueblo un sistema de esclavitud; hay miles de otras razones que prueban su condición de delincuente, de los tantos que dirigen los destinos de los pueblos. Pero el nuevo gobierno, para obtener los empréstitos de la banca, todo hace suponer que seguirá pisoteando los derechos constitucionales y persiguiendo todo movimiento que en defensa de los oprimidos se oponga a los capones que regentan los grandes trusts, que esclavizan a los trabajadores, y saquean las riquezas que estos producen.

La pantalla con que se cubre para perseguir todo movimiento, es el anticomunismo, y con esta etiqueta las publicaciones anarquistas son secuestradas en el Correo. Si en nombre del anticomunismo para impedir la libertad de pensamiento se emplean los mismos procedimientos comunistas, a este no se le detiene, sino que se facilita su avance. Y todo ello es una prueba más de que los pueblos no disfrutaron ni disfrutarán de más libertad que la que sean capaces de conseguir por su propia acción directa contra los mandones de todos los colores.

Serafin FERNANDEZ.

La memoria corta

No tengo condiciones para poder dar una amplia información de cuanto a historia se refiere en este modesto trabajo, pero trataré de esforzar mi corta memoria. Mi propósito sólo es de refrescar la de los seres que en algunas ocasiones la pierden y para ello vamos a empezar por 1921, cuando un hombre, que por cierto se llamara socialista, hinchado más que una bota, él y sus camisas negras, emprendieron la «Marcha sobre Roma», logrando por completo la ocupación de Italia. Más tarde, algunos años después, a medida que el nuevo régimen «Fascista» iba posesionándose militarmente, tenia necesidad de espacio vital, creyó necesario atacar a un pais indefenso porque el suyo lo encontraba pequeño.

Después de desterrar, perseguir y matar muchas personas liberales, que no pensaban como él, atacó con su mejor fuerza y buen material bélico a Etiopia, se declaró invasor con muchos crímenes, atropellos e injusticias a su cargo. Pocos años después salió un pequeño «cabo», aspirante a ser dueño del mundo. Con cárceles, persecuciones, campos de exterminio, de concentración, cámaras de gas, hornos crematorios y otros procedimientos mortíferos, logró mtar a millones y millones de seres humanos.

Estos hombres, con sus horrendos crímenes, que el mundo recordará durante muchos años, no tuvieron inconveniente en tener una deunión en Bordighera con uno de los jefes de Gobierno que hoy también se llama democrático. Este superviviente del Eje Rome-Tokio-Berlin, desde esta entrevista gritaba en voz bien alta, para que todo el mundo le oyera: «Quiero Gibraltar, « el Rosellón, algunas posesiones « del Africa del Norte y el anti- « guo imperio español y « Una « España Grande y Libre». Después de tener las manos machadas de sangre de más de un millón de hombres muertos y todo un pais convertido en cárcel, después de los años se presenta, como los «buenos», a todos los organismos internacionales.

No señor, esto, no. Aún tenemos un poco de dignidad para recordar que cuando todo un Frente Popular mandaba en el pais, cuna de la «Libertad y de los Derechos del Hombre», metieron cerca de quinientas mil personas en campos de concentración, a aquellos que durante cerca tres años tuvieron a raya a todo el fascismo del mundo. No tuvimos bastante con todo eso y con las heridas que aún supuraban, a los gritos de Paul Reynaud, Léon Blum y Daladier que, en esos momentos de 1939, difíciles para las libertades de Francia y muchos países, decian: «Declaramos la guerra a Alemania, tenemos tanto de esto, tanto de lo otro y tanto de lo demás... Lucharemos dentro de París, fuera de París y si preciso fuera en las colonias...». No pudimos hacer oidos sordos.

Aquellas palabras tocaron la sensibilidad, el corazón de todas aquellas almas tiradas, despreciadas, tratadas como malhechores. Con gran pasión y buena fé se enrolaron en los batallones de marcha, que los nazis exterminaron en Noruega, se enrolaban en el Tercio extranjero, en las compañias de Trabajadores Extranjeros, en los ejércitos ingleses, que bien lo pueden atestigar los que murieron en la retirada de Dunkerque; en las primeras batallas de la Linea Maginot; en fábricas de materias peligrosas, en los bosques cortando leña para el gasógeno; en las minas; en la agricultura, ayudando a la marcha de la economía; en todos los trabajos duros y peligrosos, no faltaba une español, un antifascista hispano.

Recordad bien, señores «demócratas»; no pedimos nada, sólo decimos la verdad y hacemos recordar cuán difícil era en aquella época, el sacar al invasor del país. Entonces cualquier extranjero era bueno, poniendo su vida a disposición de la libertad.

Recordad bien y dispensadme si os molesto: Desde un continente hasta el otro, desde el Desierto del Sahara hasta las calles de París, toda la tierra fué regada con sangre española, de esa que ahora llaman de «malhechor». Si, repasad bien, desde Londres hasta Cherbourg, y encontrareis miles y miles de escritos que podrán ser testimonio de las grandes gestas de la resistencia en el interior de Francia, desde Toulon hasta Burdeos, desde el Havre hasta los Alpes, no ha habido un caso de cobardía;

(Suite en page 2.)

COLLABORATION

Actualidad

Otra de las clàsicas maniobras del franquismo

HACE ya unas semanas señalábamos, en estas mismas columnas, la última de las maniobras del franquismo: el debate en las flamantes Cortes, del proyecto de Ley de Bases de la Seguridad Social presentado por Romeo Gorría, ministro del Trabajo, al que ese Parlamento caricatural se ha permitido — le han permitido — el lujo de aportar 310 enmiendas

En « La Dépêche du Midi », del día 28 de diciembre, cayendo en el cepo o bien publicando una información facilitada por los Servicios de idem, del señor Fraga Iribarne, a través de las embajadas y consulados, leemos un comentario, destacando que « Les récents débats aux Cortes marquent un tournant important dans l'évolution du régime franquiste. »

Una vez más el franquismo lanza una de sus clásicas maniobras, tendientes a «demostrar» que el régimen se «liberaliza», que las Cortes tienen ciertas facultades y derechos, como en toda «democracia» que se estima, etc,, etc. Además, melosamente, la información que comentamos, que huele — mejor diríamos que apesta — a Comunicado oficioso, pone de relieve que en el plan de desarrollo económico, la Comisión designada para el caso ha tenido muy en cuenta los consejos de M. Pierre Massé, comisario francés para el Plan, y de M. Marjolin, actuel vice-presidente de la comisión del Mercado común.

Todo está dicho con la evidente intención de adular a los franceses — cuyos 750 millones de francos prestados han venido muy bien al franquismo — y de preparar el clima favorable a una nueva presentación de la candidatura de la España franquista para su entrada en la Europa de los Seis.

Y, una vez más, la Prensa extranjera y los elementos interesados en apoyar al franquismo, se hacen eco de esas patrañas. Apagado ya el rescoldo de la emoción provocada por los últimos crímenes del franquismo — fusilamiento de Grimau, agarrotamiento de Delgado y Granados, condena brutal de los tres jóvenes libertarios franceses — la operación «charme» del franquismo empieza a desarrollarse en toda su amplitud.

Que la sigan y la sirvan grupos financieros o políticos que tienen con el régimen franquista más de una semejanza y de un parentesco, no es cosa que deba extrañarnos. Pero que periódicos de vieja raigambre democrática como «La Dépêche», se hagan eco de las mismas y las sirvan, hemos de lamentarlo sinceramente.

Los periodistas extranjeros deberían enterarsde de cómo funcionan las famosas Cortes españolas y deberían conocer lo que persigue el franquismo con esa operación de propaganda: Pura y simplemente dar una vez más el pego a la opinión internacional, quitando la mecha a la bomba de la oposición interior con una apariencia de mejora de situación política y social.

De esa maniobra forman parte las carantoñas dedicadas a la criatura de D. Juan Carlos; las deferencias empleadas con el pretendiente D. Juan y, por último, la supuesta invitación al Papa a visitar España con motivo del año santo en Santiago de Compostela.

A la altura en que estamos, el que se dé por engañado, es porque realmente quiere que le engañen. El capitalismo mundial, los grupos de presión económica de dentro y de fuera del país, tiene interés en salvar, todavía, la nave franquista, en unos momentos en que empieza a hacer aguas por todas partes. Que así lo hagan ellos, se explica. Pero que puedan sumarse a la maniobra los que tienen el deber de desenmascararla y de decir la verdad al público, hemos de lamentarlo profundamente.

No es así como se ayudará los que luchan por restablecer en España los derechos fundamentales del individuo y del ciudadano, por devolver las libertades esenciales a los trabajadores y al pueblo en general.

Una vez más, para el proletariado español no quedará más alternativa que la acción insurreccional y violenta, si quiere verse libre de sus verdugos, si quiere acceder realmente a una mayor y mejor condición social y humana. Y, mañana como ayer, de esta fatalidad histórica los menos responsables seremos nosotros.

NOTAS DE MI DIARIO

¡Aquel invierno... y éste!

Se ha repetido muchas veces que la sensibilidad al dolor constituye el mayor acicate del progreso. Convengamos, sin embargo, en que lo hemos comprado demasiado caro». (S. RAMON Y CAJAL).

En Barcelona, el cuadro era desolador e impresionante aquel 26 de enero de 1939. Las fábricas desiertas. Los hogares presentaban la sensación de abandono y temor. Circulaban pocos coches, en contraste con el pánico encogido en cada persona. Mientras la aviación alemana imponía su dominio y acobardaba al pueblo, haciendo piruetas cerca de los tejados.

En los edificios oficiales se quemaban papeles: documentos y archivos. El humo de esos recintos y el que se desvanecía por encima de algunos domicilios particulares, evidenciaba que las llamas hacían la depuración de lo comprometedor.

La reacción general era la del espíritu del vencido. Cada uno trataba de protegerse y amparar a sus familiares. Se pensaba en Francia y hacia el país vecino marchó el pueblo perseguido.

Un hormiguero humano que se iba replegando a la cuneta, a veces, para dejar paso, en la medida de lo posible, a la acelerada marcha de camiones y coches. La mayoría iba andando, cargados con fardos e hijos. Aquí y allí se veían equipajes abandonados, para con el alivio de la descarga, precipitar más el duro y largo camino. Las mujeres no tenían más ambición que la protección de sus criaturas. Muchas huían pensando más en los niños que en ellas mismas. Abrazando a sus pequeños, cuando a la altura de Gerona, la aviación alemana al servicio de Franco, ametralló la inmensa e indefensa caravana de refugiados.

La angustia era indescriptible. Hambre, sueño, cansancio y enfermos. En cada pecho un dolor y en cada vida la esperanza de conquistar la frontera francesa.

Una madre joven, con espíritu de leona, pasó por el trágico trance de enterrar a su propio hijito que murió de frío y de la falta de cuidado que reclama un recién nacido. Cerca de la carretera, alejada un poco de la tierra que pisaba el pueblo que huía y que aplastarían los tanques del invasor, cavó ella misma la fosa, para entregar el hijo de sus entrañas, al refugio y reposo a sus sufrimientos. Bajo aquella tierra, bañada por la escarcha y removida muchas veces por los obuses de la aviación, enterró al pequeño. Sin lápida o señal alguna que le sirviera de guía para devolverle una visita, con unas flores, quizá rojas y bañadas con lágrimas de madre, que son el mejor beso de la mujer. La vi que siguió andando. Sin la carga. La única que no se abandona por peligrosa que sea la situación.

Y como aquella mujer, otras pasaron por dolores parecidos. Mujeres españolas que, sin sucumbir, ni ante la muerte de lo más querido, mordían la tierra, sucias, destrozadas, sangrando. España debe mucho a la Mujer, y a nuestro regreso, si algún monumento hay que erigir en el corazón de España, ha de ser para la Madre española. La que vió morir a sus hijos. La que los vió desterrarse. Las que no los vieron más.

La Tour de Carol es un pueblo pequeño fronterizo con España. La mayoría de los que estuvimos allí no conocemos de sus alrededores más allá de la estación ferroviaria y el montículo, entrando de España a la derecha de la carretera general que fué Campo de concentración de los refugiados españoles.

El sueño y la falta de limpieza, con las prendas destrozadas y sucias, contrastaban con la blancura de la nieve. Toda la zona estaba nevada. No eran sólo las miradas nuestras, tratando de encontrar respuesta a todo aquello; era también nuestro abandono lo que los franceses uniformados, no comprendían.

Como si estuvieran aguardando órdenes para el asalto a una fortaleza, un verdadero ejército de gendarmes y soldados franceses, con el fusil y bayoneta, nos sitiaron, haciéndonos toda clase de preguntas y gritando: «¡Pistolés!, ¡pistolés!». Entre insultos y empujones se nos registró por el cuerpo, entre los fardos o entre las mantas que cubrían nuestras cabezas.

Todos los franceses con uniforme, reclamaban armas que no teníamos y oro que no habíamos visto nunca. Estaban cegados por la idea de que entre aquella masa humana de enfermos, heridos, inválidos y vencidos por la guerra y el frío, se ocultaban joyas, brillantes o tesoros sacados de España (tanto se había dicho de los «rojos») para requisarlo ellos, en nombre de la autoridad y de la ley del más fuerte. Nos hacían formar muchas veces y cuando nos disponíamos a caminar, nos ordenaban parar para efectuar otro registro. No estaban nunca satisfechos del último hecho. Cualquier gesto o conversación entre los españoles, era interpretado como un síntoma de sospecha.

En pleno aire. Sin abrigo alguno y como techo el cielo gris, derramando copos de nieve que cubrían la tierra húmeda que nos servía de lecho. Frente a nosotros, en la falda de esta montaña, y por sus laterales y en la carretera, piquetes de policía móvil y gendarmes amparados con prendas de invierno y fusiles ametralladores. Los escasos árboles desiertos de hojas y sus ramas huérfanas cubiertas de nieve.

Un kilo de pan para diez personas y un cordero vivo para cuarenta, todo procedente del ejército republicano, fué lo que se nos entregó para la comida de 24 horas.

Los hombres se morían sobre la nieve y de tanto en tanto un español era rescatado con las mandíbulas en tensión y los ojos hundidos y abiertos. El almacén de la estación sirvió de hospital de tránsito... a los tres días habíamos visto las cajas fúnebres numeradas. La última que vimos llevaba el número 141 del stock que, después, supimos era la cantidad de cadáveres que habían salido de aquel lugar.

El escenario de la tragedia española era muy parecido en otras zonas de Francia.

Cuando se presentó el invierno siguiente, aún habían Campos de concentración. Algunos españoles se escaparon de éstos y de las Compañías de Trabajo para engrosar las fuerzas de la Resistencia y contribuir a la liberación del país ocupado por los alemanes.

Leclerc podría explicarlo hoy. El general de Gaulle, refugiado a su vez en Londres, en donde tuvo facilidades para reconquistar Francia, también debe acordarse de cómo contribuyeron los refugiados españoles a la libertad de Europa, y especialmente de Francia, primero en Africa del Norte y después en la metrópoli.

Estábamos en Djelfa, en aquel desierto africano, en donde se nos llevó por orden de Pierre Laval y la policía al servicio del gobierno de Vichy, cuando se liberó Argelia. La Comisión aliada militar que fué al Campo de Concentración, estaba compuesta de un comandante americano, otro inglés y uno francés. Es decir, las Fuerzas Francesas Libres que de Gaulle debe recordar y que fueron, en suma, las que contribuyeron a que sea actualmente lo que es.

Resulta paradójico que el hombre que combatió al fascismo, ayudado de los españoles, por evolución política se convierta en colaborador del fascismo para mantener encarcelados a los españoles, cuyo delito es hacer lo que hizo de Gaulle durante cinco años en Gran Bretaña.

Aquel invierno de 1939... y éste de 1964. Los mismos hombres. En el mismo país. «Igualdad, Libertad y Fraternidad».

Quienes luchamos en los ejércitos aliados durante la segunda guerra mundial exigimos la libertad de estos hombres y el respeto a sus convicciones de liberar a España.

A. ROA

Londres, enero de 1964.

He aqui a Von Papen, eminencia gris del nazismo, salvado de las horcas de Nuremberg por obra y gracia del Vaticano, prosternado sobre la tumba de José Antonio, en el Valle de los Caidos. ¿Por qué no rezará, arrodillado sobre lo que queda... — en huesos o en ceniza — de los diez millones de hombres, judios o antifascistas, inmolados por el fascismo en Europa entera?

Sobre la liquidación de la C.N.S.

La C.N.S. es un organismo sindical de estructura totalitaria, integrado por patronos, técnicos, empleados administrativos y obreros. El Estado franquista ha pretendido, con esta organización, suprimir la lucha de clases. Y lo único que ha conseguido, de hecho, es esclavizar a los trabajadores, al subordinarlos íntegramente a la férula del Estado y del capitalismo.

La C.N.S., o sindicatos verticales, mejor que verdaderos sindicatos, son órganos corporativos del Estado totalitario. Los sindicatos verticales tienen gran semejanza con los gremios de la Edad Media, y adoptan una estructura piramidal, fuertemente jerarquizada, inspirándose en las encíclicas papales, y presentan un rígido centralismo de tipo marxista.

Los trabajadores (obreros, empleados y técnicos) no tienen ninguna participación en la dirección y administración de la C.N.S. Su actividad se limita a cargos subalternos y de enlace en las fábricas. La dirección y administración corresponde a los patronos y, en general, a los militantes de Falange.

La C.N.S., en el aspecto territorial, se divide en delegaciones (nacional, provinciales, comarcales y locales). Los delegados nacional y provinciales son designados por el dictador Franco. Los delegados comarcales y locales, por los respectivos gobernadores de las provincias.

También existen los llamados sindicatos nacionales, que agrupan los patronos, técnicos, empleados y obreros de una rama de la producción. Los falangistas han pretendido imitar burdamente nuestras Federaciones Nacionales de Industria.

La base de la C.N.S., en sus asambleas y comicios, puede ejercitar, dentro de ciertos límites, el derecho de petición. Pero la base no tiene facultades para conseguir los derechos y reivindicaciones de los trabajadores, pues está a expensas de que aquellos sean aprobados por las altas jerarquías de la Falange y los sindicatos. Y aunque los derechos y reivindicaciones sean aprobados, los sindicatos verticales carecen de poderes para asegurar su cumplimiento. O sea que, en la realidad, los acuerdos de la C.N.S. tienen un carácter meramente consultivo, y casi siempre quedan convertidos en papel mojado.

La C.N.S. es una organización con importantes recursos económicos. Posee inmuebles en toda España, que son los edificios de los sindicatos. Dispone de una gran masa financiera procedente de las cotizaciones de los trabajadores y los patronos. La C.N.S. ha fundado fábricas, organizadas en forma de sociedades anónimas o cooperativas. También es importante la contribución de la C.N.S a la solución del problema endémico de la vivienda, mediante el organismo denominado la Obra Sindical del Hoger.

Una vez desaparecido el régimen de Franco, se presentará como problema urgente la liquidación de la C.N.S. En este sentido la C.N.T., la U.G.T y otras entidades sindicales dirigirán sendos llamamientos a los trabajadores y éstos optarán por la organización sindical que sea más de su agrado.

El capital financiero, inmuebles y empresas fabriles de la C.N.S., deben ser de la pertenencia de las organizaciones sindicales, y administrados directamente por los trabajadores. A este fin, será conveniente la creación de comisiones administrativas integradas por representantes de todas las organizaciones sindicales, proporcionalmente a su número de afiliados.

Liberto VILLACAMPA

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

INTERNATIONALE

Libres opiniones

Nuestra línea de conducta en el pasado, en el presente y en el futuro

Graves fueron, si bien inmerecidas, las lecciones que la guerra y la revolución española del 1936-1939 nos proporcionaron a los anarquistas.

Inmerecidas, cuanto al entusiasmo y esfuerxo desplegados por el pueblo y por militantes libertarios hacia nuevas normas político-sociales, hacia la fácil comprensión de nuestros postulados por parte del pueblo e, inclusive, hacia las propias iniciativas populares.

A confesión de parte, haciendo honor a la claridad meridiana de nuestros objetivos, ni siempre hemos sabido reaccionar ante la voluntad popular intrínseca, ni siquiera hemos puesto nuestras energías, nuestros sentimientos y nuestra acción al consuno con las aspiraciones del pueblo.

Pero, como quiera que el rectificar es de sabios — sin que nuestra pretensión alcance la conquista del adjetivo — ya los acontecimientos que, si bien no nos cogieron desprevenidos, sí, algo absortos, hemos de procurar, en nuestro próximo futuro, que los hechos que puedan producírse a la caída de la dictadura franco-falangista, no nos cojan, como antaño, en la inopia.

Mucho es lo que nos ha enseñado la situación social-política de la Península Ibérica durante el decurso de esta mitad de siglo. Y, por si ello fuera poco, nuestro caudal de experiencias y de conocimientos, no sólo durante la experiencia vivida en el trienio 1936-39, sino ante los acontecimientos y sucesos mundiales de este cuarto de siglo, es tal, repetimos, la suma de conocimientos y experiencias que ilógico sería que tropezáramos de nuevo con los mismos inconvenientes, con las mismas componendas que maniataron nuestra verdadera acción de impulsores de nuestros objetivos revolucionarios.

Mirar al pasado tan sólo nos debe servir para recapitulación de errores a desechar; para toma de posiciones firmes hacia la consecución de los ideales que son nuestra programática meta; para trazar, en fin, una recta línea de conducta, desviándonos, y a las masas, de nuevos tropiezos que retardar puedan el alcanzar los fines propuestos.

Llevamos más de veinticinco años ensarzados en la búsqueda de «nuevas fórmulas». Tiempo considerado como perdido. Hay que enfrentarse, decididamente, con el problema del mañana.

Nada repercute más dañinamente en la actuación revolucioria de un pueblo, que el pensar que «la mordedura del perro se cura con el pelo del propio animal». Lejos, los que lo estén o hayan estado, de la presencia activa de las actuales luchas del interior — de las cuales las últimas formidables huelgas extendidas de Norte a Sur de España y la continuación de los criminales procedimientos jurídicos y estatales de Franco y hasta mismo de cuanto ocurre a diario más allá de las fronteras hacia el occidente — creo que no pueden aquilatar lo suficiente del esfuerzo del pueblo por romper y despedazar las cadenas que le oprimen.

El ambiente del Exterior se halla concentrado en el máximo deseo de terminar con la dictadura franco-falangista. Pero... ¿cuantos de los exilados se hallan propensos al adelanto de la marcha hacia los «patrios» lares y a su incorporación a las filas de luchadores que no paran, mientras, en la labor de entorpecimiento de la acción dictatorial? Sabido es que, una parte sustancial de la militancia, se ha amoldado a nuevas formas de vivir, a una serie de comodidades adquiridas con su esfuerzo y su tenacidad en países que, si no del todo, algo reconocen de los derechos de los trabajadores y que, a ciencia cierta, no se disfrutarán en el momento de nuestra vuelta a España.

Es por ello que, con conocimiento directo de la observación por mi hecha durante algunos meses de permanencia en el reducto de Franco, puedo adelantar y apreciar, y suponer, la enorme tarea que nos aguarda. Y como quiera que no hay mejor manera de conocer los hechos, si es que no los vivimos, quiero adelantar el excesivo trabajo que nos aguarda y para el cual tan sólo la convicción y el espíritu de sacrificio podrán superar nuestros afanes de antemano concebidos.

Por descontado damos, que, debido a nuestra « infausta experiencia » de la guerra, no colaboraremos con los sectores pro-gubernamentales. Tampoco la experiencia de «nuestras alianzas sindicales», podrán aleccionarnos en la conducta futura.

Sabido es de toda la militancia libertaria el volúmen de los resultados obtenidos en el pasado. No ofrecimos ni nos fué solicitada ayuda, por parte de ugetistas y socialistas, para impedir la hegemonia comunista que destrozó a aquellas organizaciones. Sabemos además de la incrustación comunoide en los actuales sindicatos verticales en obediencia ciega a consignas que están en desacuerdo absoluto con la idiosincracia y con el sentir del pueblo hispano, habida cuenta de la experiencia revolucionaria de la guerra.

El ejemplo cubano es demasiado aleccionador para alimentar toda suposición. Y como no descartamos nuestras posibilidades, debemos centrar nuestras preocupaciones de lucha — lucha que se verá agrandada por las apetencias capitalistas centradas en los partidos políticos — en que el conflicto que surgirá a la caída de las dictaduras de Iberia asumirá caracteres, quizás, más violentos que los conocidos en las batallas de antaño.

El pueblo hispano, de acendrado espíritu individualista, sin menosprecio a las fórmulas colectivistas tan gallardamente iniciadas en plena guerra, creemos firmamente que tan sólo estará dispuesto a seguir, no sólo las directrices de su propio espíritu, sino aquellas que le sean conmunmente dictadas y practicadas por quienes se hagan oir con la voz de Verdad expresada por sus labios.

Y la Verdad no podrá ser otra que la que exprese el cántico de la Revolución manumisora, a la que nadie debe poder oponer inconfesables intereses.

Cuantos esgrimen, en la propaganda del dia a dia, la necesidad de un programa de antemano elaborado — creemos — se hallan en error. La caída, fatal, inexorable, de la dictadura franquista, tendrá — de ello estamos seguros — mayores repercusiones que la guerra del 36 al 39. Y tan seguros que de ello dan pruebas las indecisiones y los propósitos de componendas políticas.

El pueblo hispano, después de los desastres de las guerras coloniales, de las persecuciones religiosas, de los movimientos dinásticos, está por demasiado saturado de cuanto huela a política.

Si las lecciones de la historia del proletariado en todos los hemisferios nos deben de servir para las confrontaciones de nuestro pasado, de nuestro presente y de nuestro futuro, nuestro examen de las circunstancias y de los momentos actuales solo puede conducirnos al desideratum de que nuestra misión no debe limitarse a impulsar la revolución que inexorablemente se avecina, sino a que nos debemos preparar para que nuestro impulso, y el impulso instintivo del pueblo, no se vea malogrado en sus aspiraciones manumisoras .

El Movimiento libertario peninsular cuenta, pese a las bajas que a diario anotamos, con suficientes militantes que no deben, en la hora propicia, amilanarse ante la acometida de partes interesadas que puedan ponerse en contra de los propósitos y aspiraciones populares.

Puede arguirse que, en la hora actual, ni disponemos de los medios ni de las ayudas con que cuentan otros sectores, por igual interesados en el derrocamiento de las dictaduras imperantes en la Península Ibérica. Igualmente, que la Revolución no se hace con palabras. Es cierto.

Pero la lección dada por el pueblo español en la fecha del 19 de julio del 36, no debe ser desaprovechada. En el alborear de ese dia se hallaba el pueblo poco menos que indefenso y, sin embargo, con su espíritu, con su férrea voluntad de no dejarse aplastar por la facción, tomó las armas allá donde las mismas se hallaban, a cambio de regar con su sangre generosa las calles lindantes a Atarazanas, en la ciudad condal; al Cuartel de la Montaña, en la heroica capital de España; en las calles ovetenses, frente a las fábricas de armamento y municiones; en la ciudad del Turia, frente a los cuarteles de la Alameda y en las malagüeñas calles de la Costa del Sol, frente a todos los mercenarios de la sotana y del sable.

Y fué ese esfuerzo y ese sacrificio del pueblo el único valladar opuesto a la impetuosa riada de traidores hispanos, de mercenarios moriscos y de las disciplinadas hordas nazis y mussolinianas.

Mañana, como ayer, no debemos contar con otra ayuda que la de nuestro propio impulso, teniendo en cuenta que, frente a nosotros, los libertarios, y frente a todo el pueblo español, contaremos con partes interesadas, en mayor volúmen que antaño, en la conquista del Estado. Como quiera que en nuestra programática lucha tendemos a la desaparición virtual del poder estatal, ese formidable freno empleado contra las aspiraciones populares, a su total derrocamiento debe dirigirse nuestro método de lucha. Por la palabra y por las armas, si ello se nos impone una vez más.

Los libertarios — en el Interior

(Suite en page 6)

Comentario

El don visual del cangrejo

JORNADAS más tarde de haber dado su postrer suspiro el periodo de 1963, para dejar libre paso al año que viene de llegar a la escena activa de los tiempos, el cual aumenta una unidad la ya larga suma de años de nuestro inmerecido exilio, y cuando me disponía a pergueñar este mi primer Comentario de 1964, à fin de seguir aireando las tantísimas «bondades» del régimen de «democracia orgánica», que la Providenca tuvo a bien, en abril de 1939, de inspirar al Caudillo su implantación en España, después de una tunda de palos, que duró casi tres años, he aquí que algo picó tan poderosamente mi curiosidad, que al instante me vi cogido en las mallas de su interés, razón por la cual me impongo la tarea de traerlo à las líneas de este Comentario, aunque a muchos le suene a raro. Y vayamos al grano.

Cuantísimas veces, lo mismo ustedes que yo, habremos tenido entre las manos un cangrejo, sin darle más merecimiento que, una vez cocido, desmenuzarlo poco a poco para deglutir su apetitosa carne blanquecina, acompañándola con algunos sorbitos de cerveza o de tintorro. Es más, si se preguntara a las gentes, ¿para qué sirve el cangrejo?, la mayoría respondería, que éste, fuera de su elemento liquido, sólo vale para ser cocido y deleitar al paladar con su sabrosísima masa blanca. Y sin embargo, este crustáceo decápodo, al que miramos con avidez de glotones, tiene tan extraordinairia importancia, que de simple cosa comestible ha pasado a ser gran personaje al servicio de la técnica moderna.

Veamos.

Nadie ignora que las investigaciones científicas se llevan a efecto sin reposo y a gran velocidad, lo cual da lugar a pensar si los hombres de ciencia estarán empeñados en una carrera por ver quien o quienes de ellos van más lejos en sus descubiertas; de ahí que no se ponga el sol ningún día sin antes haber arrancado a la Naturaleza alguno o algunos de sus infinitos secretos.

Y es así como al ser descubierta la maravilla del ojo del cangrejo, base de eficacísimos aparatos de vigilancia, en el Instituto Rockfeller se han estudiado las influencias inhibitorias de él, obteniéndose indicaciones que han conducido al desarrollo de un ojo electrónico aplicable a distintos sistemas de reconocimiento, sin error alguno, pues las más diminutas cosas situadas a gran distancia estarán al alcance visual de este ojo, hecho posible gracias al cangrejo.

Y es, precisamente, tal alcance de vista de un ser vivo lo que hace bullir en mi la idea de que el secreto de don Paco, a llevar todo un cuarto de siglo de avance a los demás seres del universo humano, estriba por entero en que también posee el don visual del cangrejo, y, por eso, percibe las cosas veinticinco años antes de que sucedan; de ahí que al producirse éstas lo hallan siempre al Caudillo tan de forma, que se permite el gusto de repetir, una y mil veces, ante los suyos y para que lo oigan los otros: «Cuando los demás emprenden el camino, nosotros ya estamos de vuelta».

Por eso, como ningún hombre de gobierno goza de la extraordinaria visión del Generalísimo, fácil es comprender que les ocurra, poco más o menos, lo que a aquel personaje inglés del paragüitas, firmante del pacto de Munich, en 1938, cuyo recuerdo nos lo trae «Ya», al escribir: «...si no hubiera tenido lugar el pacto de Munich y Hitler hubiera pretendido lanzarse, como habría hecho... contra Checoeslovaquia, el Ejército alemán no le hubiera seguido, sino que hubiera procedido a detenerle, a derrocar el régimen nazi y a establecer en Alemania un gobierno dispuesto a cooperar con Europa. Los conspiradores, entre los que figuraban los generales Beck, Witzleben, Oster y el almirante Canaris, asi como hombres civiles, cual Schacht y Gisevius, contaban con la ayuda de la guarnición de Potsdam, mandada por el general Brockdoeff-Rantzau, la cual tan pronto fuera dada la orden de marchar contra Checoeslovaquia debía proceder a la ocupación central de la Gestapo en Berlin y detener a Hitler. El general Hoepner, con una división motorizada, se había instalado en Turingia a fin de aislar a las S.S. bávaras», y así «el complot habría triunfado fácilmente», pero Chamberlain, en septiembre de 1938, con el pacto de Munich, «salvó al propio Hitler, sin que éste se lo imaginase, de su Ejército». Lo cual bien anticipadamente lo vió el Caudillo, por eso ahora alardean de saberlo, pero se lo calló en aras a su «Cruzada», pues su victoria aseguraba el «bienestar» del pueblo español, y, naturalmente, no era cosa de malograrla yéndose de la lengua.

Claro que si Chamberlain, en vez de no atisbar más allá de su inseparable compañero, el paraguas, hubiera tenido ojo de cangrejo, el pacto de Munich y el Comité de No intervención no se hubieran dado, y, por consiguiente, ahora no andarían muchas naciones pidiendo a Franco más y más material humano para sacarle el jugo, el Caudillo no estaría tan bien asistido por los Gobiernos que defienden la «libertad» de los pueblos, el turismo no engrosaría la faltriquera del Estado nacional-sindicalista, ni a los 27 años del más descomunal zafarrancho habido en España, el embajador español en Chile, Tomás Suñer y Ferrer, hubiera declarado a «El Diario Ilustrado», de la capital chilena: «Sin exagerado optimismo, estamos marchando firmemente por el camino de nuestra prosperidad».

He aquí, amigo lector, ese algo que picó mi curiosidad hasta forzarme a traerlo al seno de este mi primer Comentario del año que acaba de comenzar.

Salvador INIESTA

Puntualizando

Contra las afirmaciones sin base firme

Todo se involucra. Todo se confunde. El examen objetivo sufre una crisis al pasar por ciertos labios o por ciertas plumas. Acaso no haya medio de evitarlo. Es posible que se trate de un mal incurable. Pero si queda un medio todavia de atajar sus progresos, ha de consistir en denunciarlo sin tregua ni descanso, poniendo al descubierto los estragos de que es susceptible.

De una idea o de un principio vagamente explicados puede, en una tentativa de realización, surgir el caos. La idea genera el hecho. Pero cada hecho contribuye en mayor o menor grado a modificar — empequeñeciéndola o elevándola — la idea a cuyo calor pudo producirse. Si a lo vago viene a sumarse lo contradictorio, el empequeñecimiento del principio generador de la acción resulta ya inevitable.

Y se sirve pobremente al ineluctable porvenir, que nos interesa por igual a todos, perdiéndole de vista.

*

Hay quien ha tomado a su cargo la tarea de afirmar con insistencia machacona que el odio es infecundo. Esa insistencia sería admirable puesta al servicio de un mejor acierto. Pero sucede lo contrario. Se la destina a consolidar — dando a la apreciación subjetiva un sentido unilateral que acusa superficialidad peligrosa, cuando no imperdonable ligereza — un error tremendo.

¿No es acaso por contraste que seleccionamos las cosas y aprendemos a repudiarlas o a quererlas? ¿Es que el concepto que tengamos de la belleza ha de hurtar a nuestra mirada las mil fealdades que la ensombrecen? ¿Es que nuestro concepto de la bondad, por elevado y noble que sea, puede obligarnos a permanecer de espaldas a las mil infamias que a diario se cometen?

¿Es que el amor a la justicia no implica el odio a la iniquidad? ¿Es que, viceversa, el odio a la iniquidad no lleva implícito el amor a la justicia? ¿En base a qué consideraciones absolutamente incomprensibles se sostiene lo contrario?

A ver si demuestra alguien que este amor puede existir sin aquel odio, o aquel odio sin este amor. A ver si demuestra alguien que cada uno de estos sentimientos no es determinado por el otro, haciéndose por lo tanto inseparables.

Y no es razonable, ni lógico, ni equilibrado hablar de someterlos al imperio de la voluntad. ¿Como

(Suite en page 6.)

DE TOUT ET POUR TOUS

Aspirar a màs, siempre

Conceptuar que la Vida debe ser el goce continuo de lo que el materialismo pueda otorgar, es falsear la posición que, ante el conjunto de sus semejantes, el Hombre debería tener. Estancarse en la vanagloria de bienes materiales y en la proclamación de deseos que no van más lejos que el bienestar personal, es contrario a la aspiración «sine qua non» que puede aportar más felicidad al conjunto de la sociedad humana.

«La vida no vale la pena de que sea plenamente vivida, si no es dedicada a los otros». Eso señaló Einstein. Ratifiquémoslo.

El conglomerado que constituye la humanidad, representa la discordia perenne, añadida a todas cuantas taras, de mayor o menor valor, pueda tener cada hombre en sí. El todo refleja una inmoralidad que, de proseguir, llevará al hombre a su completa perdición moral.

Se dice que pensar es propio del hombre. Y que el pensamiento es la facultad de comparar, combinar y estudiar ideas. Estas son las ventajas que el ser humano tiene vis a vis de los otros animales. Pero cabe preguntarnos: ¿Para qué sirven estas facultades, si no son aprovechadas para el mejoramiento general de la raza humana?

De siempre, y al parecer actualmente más que antes, el hombre se ha despreocupado del futuro. De su porvenir y del bienestar que, para él y sus semejantes, podría lograr. En este orden de cosas, la clase trabajadora es la que tiene más descuidado su presente y su porvenir. Desgraciadamente para todos nosotros — la clase trabajadora — la incuria es una de las «cualidades» negativas que más preponderancia tienen en nuestros medios. Descuidamos las perspectivas que ofrece la conjunción de los esfuerzos para el logro de unas aspiraciones que, sin la fuerza mancomunada de todos, será bien difícil alcanzar. En el presente se ha echado en el olvido el proverbio solidario: «Todos para uno, uno para todos». Cunde, y se extiende al igual que la tenaz grama, el superlativo deseo del realce personal; aspirado relieve que no va más lejos que la propia familia. Aquí se para, para no permitir que otros sean iguales o más que ellos. El todo desprende egoísmo y envidia.

De esta actitud de la clase obrera en general, saca provecho el capitalismo; ella le permite una explotación acentuada de quienes, por ley natural, deberian disfrutar de todo cuanto el Progreso y la Naturaleza ponen a disposición de la Humanidad.

El análisis de tal situación, permite una constatación capaz de engendrar un pesimismo obscuro, vis a vis del porvenir del Hombre en general y de la clase trabajadora en particular. Las concepciones que deberíanse tener de lo que es y significa la LIBERTAD y la IGUALDAD, no existen en los medios obreros. El Hombre, para ser esclavo, no necesita estar encadenado materialmente al hierro forjado. Lo es, actualmente, a consecuencia de unos preceptos creados para uncirlo al yugo que poco a poco castra sus pensamientos y mitiga los deseos que pudiera tener en concebir otra manera de vivir, más en concordancia, precisamente, con la Igualdad.

Por encima de la generalidad, flota una minoría preocupada en el estudio de la situación y de las perspectivas que permitirían lograr el cambio de actitud de quienes viven influenciados y engañados por un sistema y por una posición. En esta minoría está el anarquismo. Comprende el sindicalismo revolucionario. Somos los que, conceptuándonos libertarios y anarcosindicalistas, quienes debemos ser la vanguardia de la fuerza que se antepone a los designios del obscurantismo que representa el capitalismo y el Estado (en todas sus formas).

Para nosotros, lo que cuenta en la vida no es ésta en sí, sino su contenido: las esperanzas, las luchas para avanzar, las satisfacciones y las decepciones, los triunfos y los fracasos. Nosotros, que entendemos que la vida es una lucha continua, aspiramos a más, siempre. Ya sabemos que el estancamiento significa el atrofiamiento, el anquilosamiento material y moral.

La esencia de la vida, debe ser el sentimiento del hombre en relación con el lugar que debe ocupar en el seno del conjunto; el deseo, constantemente agudizado, de cambiar su educación y saber; el de la igualdad y claridad; el honor del pensamiento y la expresión y la pasión de la libertad.

El Anarquismo, sustentado por unas ideas impregnadas en los principios señalados, debe ser la fuerza con la cual, constantemente, debe topar el obscurantismo, deseoso de socavar el espíritu libre que aún perdura en la minoría que lucha, enfrentándose con él a fin de despertar del letargo en que vive a la mayoría, pasiva y sin el determinismo que permitiría esperar un porvenir mejor.

Hoy más que nunca, en estos momentos en que la claudicación se extiende peligrosamente en todas las capas sociales, engañadas por el espejismo de un relativo bienestar material; en que se puede constatar que las grandes Centrales sindicales se incrustan en un reformismo vergonzoso para la propia clase trabajadora, formando bloque común con los Poderes gubernamentales que sojuzgan, el anarcosindicalismo, el Sindicalismo revolucionario, los libertarios, debemos ser, hemos de representar el estandarte de la rebeldía y de la justicia. La fuerza que juntos podamos representar ha de ser la corriente que arrastra, el remolino que atrae. El Anarquismo y el Sindicalismo revolucionario, deben ser el guía de la Humanidad en perdición. El conductor que la lleve hacia los senderos que van hacia el más allá de la situación actual. Ante el dilema de estancarse, que significa perecer, nosotros, el Anarquismo, decimos: ¡PLUS ULTRA! ¡Siempre!

Angel BASSA

Quiénes somos, dónde estamos y lo que queremos

Con este título, hace unos treinta años que Alfonso Nieves Núñez, desde la calle Entenza, se dirigía al Ciudadano Gobernador Civil de Barcelona. Su exposición en dicho trabajo le benefició un tercer proceso, que el lápiz rojo le aplicó, basándose en la mal llamada ley de imprenta.

Núñez hacia resaltar vivamente y amenazando, lo que nuestro malogrado Isaac Puente articulaba en las columnas de «Tierra y Libertad» y «Solidaridad Obrera» de Barcelona. El Dr. revolucionario, presentaba públicamente su opinión de como y en la forma de que debíamos desenvolvernos y administrarnos dentro del Comunismo Libertario.

Un par de años más tarde, el pueblo español confirmaba con hechos lo que Nieves Núñez expresaba en su trabajo periodístico aunque desgraciadamente no pusimos en práctica en el área nacional las consideraciones del Dr. Isaac Puente; consideraciones revolucionarias que eran la divisa del pueblo productor español. En Cataluña, Aragón y otros lugares de España, en el nombre del Colectivismo empezaron a funcionar las aspiraciones del inmortal, inteligente y revolucionario Doctor Isaac Puente. Y si las cosas se pudiesen realizar dos veces, sobre el mismo campo y con los mismos actores, la guerra civil española no duraria tres años

Alfonso Nieves Núñez desapareció y al Dr. Isaac Puente lo asesinaron las hordas del segundo Atila.

Hoy y con ese mismo título, le diremos al régimen franco-fascista:

Somos los mismos de ayer, los que protestaron y protestan contra los crímenes y los asesinatos. Somos los que reclamaban y reclamamos justicia humana para los indefensos. Somos los que un dia salimos a la calle con las armas en la mano para retener a un monstruo y defender las libertades del pueblo español. Somos los organizadores de la defensa moral y económica de los productores. Somos los hijos de Cervantes, de Ferrer Guardia, de Costa, de Anselmo Lorenzo de Pi y Margael y de tantos y tantos otros que desaparecieron y cayeron en la lucha por la libertad de expresión y los derechos de los desheredados. Por esas razones estamos en el exilio. No solo en Francia, sino que estamos en todas partes del mundo, soportando las inclemencias de la época.

Sufriendo a la vez de la inconciencia de los hombres, de los Estados o Gobiernos. Todos y cada uno, en donde quiera que estamos, sabemos soportar con paciencia cuantas imposiciones y vejámenes nos aplican, aún cuando estos sean injustos y aplicados por los hombres olvidadizos de un pasado heroico y liberador de su propio pais. (Por esta injusticia, se nos cuelga el sambenito de **malhechores**).

Todo esto tan injusto para nosotros, como aplicable para el régimen Franco-fascista. Lo soportamos porque queremos:

Queremos el exterminio del régimen actual español. Queremos la eliminación de los dictadores y las dictaduras, sean estas rojas, negras o de no importa qué color. Queremos terminar con la infamia y la miseria que en la actualidad sufre y soporta el pueblo español. Queremos la libertad de España y de todos los españoles dignos de ella.

Queremos terminar con la cerril y moderna inquisición. Queremos vivir en nuestra madre patria. Queremos apartar de ella los crímenes y los criminales. Queremos justicia humana, y queremos que todos los hombres que amen la libertad, de la que tanto hablan, la defiendan sin fingimientos, con ella defenderán la causa del pueblo español y la de sus hijos expatriados.

EL DUENDE DE LA MINA.

EL REGRESO

A mis buenos amigos José M. Pérez y su esposa, María, en ocasión de su primer viaje de la Argentina a España después de 30 años que la habían dejado.

¡Qué bonito es Vigo!
¡Qué grande es su puerto!
¡Qué hermoso su río
de flores cubierto!
Seguid por el Miño
llegar hasta el pueblo.
¿No os dice nada
ese vuestro suelo?
¡Qué gusto el pisarlo!
¡Qué alegría el verlo!
Sus calles estrechas
como las hicieron
moros o romanos
fenicios o iberos.
Yo no soy patriota.
¡No quiero saberlo!
pero sé, amigos,
que es ese vuestro pueblo.
Sólo canto al suelo
que, aunque fuera yerto
las primeras luces
os dieron su beso.
Mirar a esos niños
corriendo sin freno
y a esos ancianos
aunque yertos, buenos.
Los niños aún van
¡por qué el cielo es cielo!
vestidos de harapos
cargados de anhelos.
Así ibais vosotros;
¿Los viejos... Se fueron,
esperaron mucho
luego se murieron
sin daros un beso
sin volver a veros
como todos hacen
cuando han sido buenos.
Esta fué mi casa...
de mediano agüero.
¿Qué se hizo del nido,
del ladrar del perro?
¡Ah! ¡Eres tú mi hermano!
¡Qué vagos recuerdos!
Sí, aun sé que de niños
jugamos a... obreros.
Vamos a las tumbas
de los que nos dieron
nuestro don de ser
¡ellos no mintieron!
Aquí está el padre;
allá los abuelos...
Nuestra pobre madre
¿no estará en los cielos?
Tú fuiste mi amigo;
¿dónde está Roberto
y aquel otro, Paco
y el otro Modesto?
Uno ya murió,
los otros se fueron
a correr el mundo...
¡Creo se perdieron!
¿Y aquellas encinas?...
¡de fuego sirvieron!
Quedan las colinas
que sufrir me hicieron.
Con o sin encinas,
con o sin romeros
todas estas vistas
son gratos recuerdos.
Y sin patriotismo
elevado a Templo
mis buenos amigos:
¡ESE ES NUESTRO PUEBLO!

Ramón SERON

La Fiesta del Niño en Albi

La Sección Local de «Amigos de S.I.A.», junto con Solidaridad Democrática, organiza, para el domingo, 12 de enero, a las 14 h. 30 de la tarde, en la sala del Patronage Laïque, esta popular Fiesta que anualmente se viene celebrando, siempre con éxito cada año acrecentado.

Habrá ditribución de juguetes y merienda para todos los pequeños portadores de las invitaciones que habrá distribuido la comisión organizadora.

También se celebrará sesión de cine, sin faltar cantadores, recitadores y todo cuanto sea agradable para une tarde amena y familiar.

A este fin se invita a los amantes de estas fiestas, en la seguridad de que la Fiesta del Niño 1964 será grata para todos.

Sección Local de S.I.A. de Albi.

Contra las afirmaciones sin base firme

(Suite de la page 5.)

ha de someterlos la voluntad, siendo así que es determinada por ellos? Sería preciso desmontar el mecanismo de las sensaciones en el hombre e imponerle un funcionamiento diatralmente opuesto al que tiene. Y cabe afirmar que jamás la superhombría llevó sus pretensiones a tales extremos. Pero a todo hay quien gana. Y es muy posible que exista ahora quien se proponga hacerlo.

*

No. El odio, dígalo quien lo diga, no es infecundo, sino todo lo contrario. A sus desbordamientos, engendrados siempre por una forma del amor, debe el mundo las páginas más brillantes de que se enorgullece.

La vida humana es un registro constante de atracciones y repulsiones.

Es posible que el odio a UNA iniquidad sea engendrado por el secreto designio de reemplazarla por otra de distinto marchamo. Pero está fuera de debate que el odio a LA iniquidad — en su sentido genérico — es abiertamente inseparable del amor a la justicia.

El amor a la libertad no puede alcanzar en el individuo aquellas intensidades que son indispensables para luchar en su defensa hasta el sacrificio de la propia vida, sin sentir un odio profundo, irreductible, africano, a todas las formas — francas y larvadas — de la esclavitud, del sometimiento, del vasallaje.

Si alguien se obstina en afirmar lo contrario, está en su derecho.

Pero ha de tener en cuenta que las afirmaciones no demostradas carecen en absoluto de valor, y que tan solo se toma nota de ellas para rechazarlas abiertamente.

Todos estamos moralmente obligados a explicar el fundamento de lo que decimos.

Y domina en todas partes el convencimiento de que lo hacen siempre cuantos tienen la posibilidad de hacerlo.

Eusebio C. CARBO.

Nuestra línea de conducta en el pasado en el presente y en el futuro

(Suite de la page 5.)

o en Exilio — no tienen por qué cifrar sus sapiraciones en otro cometido.

Que la Historia se repite, está por demás demostrado ante la universal lucha del proletariado. Pero, lo que no debe repetirse, son los errores del pasado. Que nos importe muy poco la guerra, como tal. Lo que se impone es la Revolución, y el pueblo hispano se halla lo suficiente maduro en materia político-social, para admitir que «antes habrá que ganar la guerra», si ella se nos impone, que atender al instinto y a las ansias de manumisión del pueblo.

Demasiado duras nos han salido las lecciones del pasado. Más de un millón de muertos; idéntica cantidad de víctimas, las que han purgado en cárceles y presidios su afán de Libertad y una cantidad no despreciable en número que deambula en tierras extrañas, en la busqueda del mendrugo de cada dia.

Que los errores por nosotros cometidos entre 1936-39 no vuelvan a repetirse.

Y para que tal no suceda, brindaremos todo nuestro fervor espiritual y la energia física que nos resta en este caminar de las ochentas primaveras que brindamos a la aguerrida juventud de nuestros dias, a los hombres del mañana, a quienes asistiremos con la plenitud de nuestro vivir y de nuestras esperanzas.

Por la Revolución Social, contra todo el poder político-capitalista. Por la Anarquía, por el Comunismo Libertario, meta añorada por los batalladores de la Confederación General del Trabajo, entidades proletarias de fuerte raigambre en la Península Ibérica.

Y sin apostasías.

Marruecos.

José DACK.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE PERPIGNAN

La F.L. de Perpignan invita a sus afiliados a la Asamblea General, que tendrá lugar, el domingo, día 12 a las 2 y media de la tarde, en el sitio de costumbre. Dado que se ha de proceder al nombramiento del Secretariado Local, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F.L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea General, el día 12 de Enero, a las 9 de la mañana, en el local de F.O.

F.L. DE MONTAUBAN

Convoca Asamblea General extraordinaria, para el domingo, día 12 de enero, a las 9 y media de la mañana, en el Café de la Comédie.

Entre otros importantes asuntos a tratar, ha de abordarse el problema de los mutilados.

Esperamos numerosa y puntual asistencia.

El Secretario.

F.L. DE BURDEOS

La F.L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 19 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

«EL PENSAMIENTO ANARQUISTA»
por Victor Garcia
Ediciones **«Cénit»**
2 F el ejemplar
Pedidos: Servicio de Libreria, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).

Suscripción pro-España oprimida

Comisiones de Relaciones

	Francos
Alto Garona	3 216 50
Alto Garona	499 60
Orléans	350 00
Panamá	107 80
Panamá	127 40
Zona Norte	409 50
Zona Norte	233 80
Hérault, Gard, Lozène	266 30
Altos y Bajos Pirineos	505 00
Savoie Isère	350 00
Burdeos	280 00
Tarn	210 00
Casablanca, Marruecos	315,70
Idem	147 00
Idem	300 00
Grande Bretaña	410 70
Dijon-Nevers	171 10
Macizo Central	210 00
Panamá	98 00
Idem	107 80
Bretaña	140 00
Altos y B. Pirineos (huelguistas)	631 00
TOTAL	9 087 20

FF. LL. y donativos

F. L. de Seysses	25 00
F. L. Toulouse (Venta folleto Roque)	320 00
F. L. de Thionville	40 00
F. L. Valence-Romans	290 00
F. L. Strasbourg (V. lista)	158 90
F. L. de Limoges	135 00
F. L. Clermont-Ferrand	57 00
P. Vega, de Provenza	6 20
Varios comp. de Provenza: A. González 10, A. Gómez 6,25, Romo 10	26 25
A. Gómez, de Provenza	7 25
J. J., de Nimes	20 00
Brugue, de Mane	10 00
Compañeros de Norwalk (USA): Uno de los picos de Europa 48,20, un montañés 6,94, un navarro 4,82, J. Alvarez Ferreras 9,64, Carlos de la Montaña 24,10	96 42
Yáñez de Wallingford (U.S.A.)	24 10
C. Suárez, de idem	96 40
F. L. Auterive	56 00
F. L. Sète	120 00
F. L. Versailles	40 00
F. L. Huilles	45 00
F. L. Combs la Ville	36 00
F. L. Paris	2 076 00
F. L. Millemont	10 00
F. L. de Francfort	16 20
F. L. Montereau	20 00
F. L. Argenteuil (jóvenes franceses)	88 00
F. L. Combs la Ville	30 00
F. L. Montereau	81 00
F. L. Toulouse	243 00
F. L. Burdeos (v. lista)	110 80
F.I.J.L. México	236 92
F. L. Cachan	50 00
J. Olivares, Zona Norte	10 00
F. L. Francfort	25 78
F. L. Versailles	30 00
F. L. Paris	1 090 00
F. L. Versailles	40 00
F. L. Combs la Ville	40 00
F. L. de Dreux	175 00
Martínez, Zona Norte	20 00
Bueno, Perpignan	5 00
F. L. Francfort (huelguistas)	264 76
J. L. de Drancy (jóvenes franceses)	70 00
Rofes, Hlt., Gard et Loz.	30 00
F. L. Toulouse (huelgu.)	237 00
Caravaca, Luzy-en-Brie	20 00
F. L. Burdeos: (huelguistas de Asturias). Remón 10,00, Espiga 10,00. Total	20 00
M. Macip (huelguistas)	5 00
Compañeros Sana Argentières (véase lista)	87 00
Prior. Montgaillard	20 00
Roig, Ste-Livrade	10 00
Un comp. de Toulouse	10 00
José Garcia, Sarlat	4 40
F. L. Montrichard	125 00
F. L. Narbonne	103 00
José Alegre, Forcalquier	4 60
F. L. Carmaux (huelgu.)	145 00
F. L. Orléans (v. lista)	55 00
Caro, Foix	10 00
F. L. Albi (huelguistas)	50 00
F. L. Givors-Chasse	60 00
F. Escario, Gonnas (H.-G.), huelguistas	10 00
Gregorio Javier, Tlse	10 00
F. L. Cahors	56 00
Mariano Roca	20 00
Joaquín Moin (B.-P.)	100 00
Molina y Bassons, Saint-Pons	20 00
F. L. Givors-Chasse	10 00
José Auve, Bouzet-sur-Tarn (huelguistas)	25 00
Rafael Santana, Beaumont-de-Lomagne	40 00
Llobet, Gaillon	10 00
Comité pro-presos de Nueva York	488 33
Juan Roba, Elne	20 00
José Romero, St-Etienne	25 00
Grupo Artistico Brive	75 00
Force Ouvrière de Lens (huelguistas)	20 25
F. L. Roanne	139 00
F. L. Albi (huelguistas)	40 00
F. L. Montrichard	118 00
F. L. Argenteuil	80 00
Robinat, Montréal (C.)	22 25
F. L. C.N.T. y S.I.A. de Chauffailles (v. lista)	42 50
F. L. Mont-de-Marsan	60 00
F. L. Clemont-Ferrand	72 00
F. L. Montpellier	298 50
Freie Arbeiter Stimme, Nueva York	966 00
F. L. Montrichard	45 00
F. L. Strasbourg (huelg.)	74 60
F. L. Rive-de-Gier	40 00
F. L. Valence-Romans	111 50
F. L. Dijon	83 55
F. L. Nevers	35 00
F. L. Angoulème (jóvenes franceses)	100 00
F. L. Auch	120 00
F. L. Cherbourg	23 00
F. L. Pélisanne (v. lista)	80 00
F. L. Roanne	30 00
F. L. Castres	194 50
F. L. Grenoble	262 50
F. L. Nice	105 00
F. L. Martres de Veyre	180 00
F. L. Castelnaudary (véase lista)	46 00
F. L. de Cahors	46 00
F. L. Pont de Claix	190 00
F. L. Aurillac (v. lista)	159 00
F. L. Oran	100 00
Complemento recibo	5 00
TOTAL	12 201 36

RESUMEN

CC. de Relaciones	9 087 20
FF. LL. y donativos	12 201 36
Total recaudado desde el 1.° de septiembre hasta el 15 octubre 63	21 288 56
Suma anterior	165 302 00
TOTAL recaudado hasta 15 octubre 1963	186 590 56

F. L. de Strasbourg : M. E. 30, Ordóñez 30,00, Piños 10,00, Luis A. 5,300, un grupo del. Pont du Rhin: un andaluz 10,00, más 2,00, más 2,00, más 1,60, más 5,00, más 2,00, más 5,00 más 2,00, más 2,00, más 3,00. Un grupo de Schiltgcheim: P. P. 10,00, Córdoba 9,00, N. F. 5,00, más 2,50; S. O. 10,00, S. 2,50, S. 250, más 3,00, más 2,00; Z. Z. 5,00. Total: 158,90.

F. L. de Burdeos : Caballero 3,00, Sánchez 5,00, Var, 5,00, Sion 10,00, Panadés 5,00, V. Enfadaque 5,00, Escarti 10,00, Iguacel 2,00, Caballero 3,00, V. Enfadaque 5,00, Fans 5,00, Mondéjar 2,00, Guillamón 4,00, Caballero 2,00, V. García 3,80, Sánchez 10,00, M. Ramos 5,00, J. López 5,00, Caballero 2,00, Iguacel 2,00, Caballero 2,00. uno 10,00, Ferreres 5,00. Total: 110,80.

Compañeros del Sana de Argentières (huelguistas): Allerme y Euve (franceses), y los españoles Bayo, Sarda, Galán, Porra, Balsalobre, Fernández, Marqués y Piedrafita. Total: 87,00.

F. L. de Orléans: Zaragoza 5,00, Cañizares 10,00, Serrano 10,00, Payan 5,00, Eliseo López 5,00, X 5,00, XX 5,00, XXX 5,00, XXXX 5,00. Total: 55,00.

F. L. de la C.N.T. y S.I.A. de Chauffailles: Compañero A. 7,50, compañero B 7,50, Labrado 5,00, Artal 5,00, un amigo 5,00, Reina M. 2,50, un calero 5,00, familia Roquerol 5,00 Total: 42,50.

F. L. de Pélisanne : Edo, 5,00, R. Angeles 5,00, un tranquilo 10,00, un anónimo, 500, P. Olivares 5,00, Cote 5,00, J. Agustí 5,00, A. Sabater 5,00, J. Perea 5,00, R. Sáez 5,00, V. Martinez 5,00, F. Martinez 5,00, S. Ondres 5,00, Z. Galindo 5,00, M. Pino 5,00. Total : 80,00.

F. L. de Castelnaudary: Rubio 4,00, J. Téllez 15,00, M. Téllez 7,00, Griñó 5,00, Carrofe 5,00, B. Gracia 5,00. Total 46,00.

F. L. de Aurillac, 60, José Martín 10,00, Gumicinda Martín 10,00, Primitiva Fernández 30,00, Manuel Morero 15,70, Francisco Valero 10,00, M. Sorinas 9,00, Garcia 6,20, J. Luna 5,00, Manuel Chiva 3,10. Total: 159,00.

NECROLOGICAS

RAFAEL MARTINEZ

Después de larga y terrible enfermedad, ha fallecido, aun relativamente joven, el que en vida fué bueno y noble compañero, Rafael Martínez, del Sindicato de Mineros de Suria (Barcelona).

Militante de la base y abnegado, obligado de quedarse en tierras hispanas a la terminación de nuestra guerra, fué en búsqueda de refugio cerca de las costas levantinas, después de recorrer la mayor parte de España, hallando cobijo en Alcoy (Alicante).

Allí vivió sin derecho alguno, sin documentación. Para él, como para millares de otros, sólo había obligaciones, y deberes hacia el verticalismo y el régimen de oprobio y de crímenes.

Pero con su buen carácter y su optimismo, sólo vivía con la esperanza de un mañana mejor, después de la caída del régimen franco-falangista y con ello ver a la C.N.T. de nuevo en su puesto de combate, así como el triunfo de las ideas ácratas.

Su pena ha sido la de no verlo conseguido al llegar su fin, rodeado de sus hijos Isabel y Rafael y de su compañera Isabel, además del resto de sus familiares y amistades. A las seis de la tarde del primero de diciembre de 1963, ocurría en Alcoy tan funesto desenlace.

Por la carta de su hijo nos enteramos de que, en aquellos momentos, todos sus pensamientos iban hacia Francia, para el resto de sus familiares y compañeros. Para los Farriols, Pino, hermanos G. y A. Martínez, Fernández, Hernández, M. Gómez, Monteros, Gurullos, Membriles y otros tantos más.

El hombre tranquilo de la C.N.T. en Suria puede descansar en paz, con la seguridad de que el puesto que deja en la lucha prematuramente, otros lo continuaremos y nuevos jóvenes te reemplazarán para activar en pro de la justicia y de la libertad.

Y vosotros, parientes, compañera e hijos, seguir el camino que como buen familiar os trazó y que proseguiremos los compañeros surianos.

Recibid todos el sincero saludo de los que radicamos en Marsella y en Provenza y que compartimos vuestra inmensa pena.

En nombre de todos los militantes confederales y libertarios de Suria en el exilio, un fraternal saludo.

M. MARTINEZ P.

ANTONIO MENDEZ

El día 30 de noviembre de 1963, enterramos al compañero Méndez, ferviente y sincero, cumpliendo con abnegación y altruísmo los acuerdos que nuestra organización libremente tomaba. Cuando se produjo el movimiento de los mineros de Figols y Sallent, en 1932, fué uno del equipo de deportados a Bata.

Después de nuestro exilio, siempre se mantuvo como verdadero militante hasta la edad de 69 años que nos dejó para siempre, sin poder realizar la esperanza que tenía de volver a nuestro país de origen, libre de la tiranía fascista. Pero esa enfermedad que tanto se ensaña en los mineros, denominada silicosis, se lo llevó de entre nosotros. Al entierro, que fué civil, le acompañaron multitud de españoles y franceses, dando prueba de que era bien estimado.

Vaya, pues, para sus hijos y nietos, nuestro más sincero sentimiento y dolor.

F. L. de St-Etienne

CALENDARIO PARA EL AÑO 1964

Buscando siempre la forma de renovar con aspectos inéditos la ya larga serie de Calendarios editados, el que está editándose, además de los siete dibujos a cuatro colores de la joven y ya muy celebrada dibujante Diana Tudela, contiene en la edición española, una breve antología de poetas españoles contemporáneos, entre los que destacamos los nombres de Bousoño, Rafael Morales, Aleixandre, Celaya, Angela Figuera Aymerich, Garcia Lorca y Machado.

En la edición francesa se reproducen otras tantas poesias de autores franceses contemporáneos, entre los que destacamos a Gaston Couté, Eluard, Paul Fort, Prévert, Aragon, Jacques Roumain, gran poeta de color, autor del admirable «Nouveau sermon négre», entre otros.

Su precio será de 3,00 F con el acostumbrado descuento del 10 p. ciento a partir de 10 ejemplares. Pueden desde ahora empezar a solicitarlo todos los compañeros, Secciones y Grupos de «Amis de S.I.A.», señalando el número de ejemplares en cada idioma, español y francés.

Pedidos: Consejo Nacional de S. I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.). C.C.P. n° 1230-50, Toulouse.

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Podemos servir, de la Editorial Sopena, al precio de 3,00 ejemplar, los siguientes títulos:

«Abajo las armas».
«El abanico de Lady Windermere».
«Poesías completas», de Almafuerte.
«Almacén de antigüedades».
«Los amantes de Teruel».
«Aventuras de Pickwick».
«La Azucena roja».
«Azabache» (autobiografía de un caballo).
«La bestia humana».
«El buen mozo».
«El buey suelto».
«Cartas desde mi molino».
«La casa de vapor».
«Fábulas completas», Campoamor.
«Las cien mejores poesías», de Menéndez y Pelayo.
«La conjuración de Catilina».
«El Conde Lucanor».
«El crimen del Padre Amado».
«El criterio», de Balmes.
«Crítica de la razón pura».
«Cyrano de Bergerac».
«El collar de la reina».
«La dama de las Camelias».
«Dafnis y Cloe».
«La debacle».
«Del amor».
«Los dioses tienen sed».
«El dinero».
«Doña Luz».
«Doloras y moradas».
«El embrujo de Sevilla».
«Eugenia Grandet».
«Ernesto».
«Filosofía fundamental».
«Fábulas», de Samaniego.
«Familia sin nombre».
«El figón de la reina Patoja».

Folletos de Germinal Gracia:
«Portugal hoy», a 1,50.
«Juicio contra Franco», à 1,00.

Pedidos al Servicio de Libreria, 5, rue de Belfort, Toulouse.

DES SAVANTS RUSSES VEULENT RECHAUFFER LA SIBERIE ET FERTILISER AINSI VINGT-CINQ MILLIONS D'HECTARES

MAIS L'EUROPE DEVIENDRAIT PLUS NUAGEUSE ENCORE

Pour entreprendre des travaux gigantesques, il faut avoir un pays gigantesque : cette conclusion s'impose donc. Mais justement, l'U.R.S.S. est à elle seule un véritable continent. Rien d'étonnant donc à ce que ce soit chez elle que prenne corps en ce moment le plus grandiose des projets, visant à modifier tout le climat de la Sibérie.

Vladivostok est à la latitude de Nice, et pourtant, ce port est bloqué par les glaces trois mois durant au cours de l'année. A cela une raison : issu de l'océan Glacial et sortant du détroit de Behring, un courant froid, l'Oya-Sivo, passe en bordure des côtes du Kamtchatka, longe les îles Kouriles et vient se perdre sur les côtes septentrionales du Japon.

Ce courant ne se borne pas à refroidir les mers et rivages avoisinants, il rejette, en outre, vers le sud le Kouro-Sivo, un courant chaud qui prend naissance au large des Philippines et qui viendrait — s'il n'était dévié — réchauffer les côtes occidentales du Pacifique, tout en remontant, sur les côtes orientales, à une latitude plus élevée.

Dès lors, les Russes ont fait ce raisonnement : si l'on veut réchauffer non seulement Vladivostok, mais encore les côtes sibériennes et le Pacifique Nord, il suffit de jeter à travers le détroit de Behring, entre l'Alaska et la presqu'île des Tchouktches, un immense barrage, de manière à bloquer le courant froid, en provoquant du même coup la réorientation vers le Nord de la trajectoire du Kouro-Sivo.

On pourrait même, en pompant avec des centrales atomiques les eaux attiédies du Pacifique Nord et en les déversant dans l'océan Glacial Arctique — à travers le barrage géant de Behring et par les vallées des rivières sibériennes Omolon et Indighirka — réchauffer simultanément les côtes orientales Nord de la Sibérie et les côtes septentrionales de l'Alaska. Ainsi pourrait s'ouvrir, par la fonte des glaces qui la bloquent, une route maritime allant de Mourmansk à la Sibérie orientale, et même en poursuivant au-delà en direction de la baie d'Hudson et du Groenland.

Sur le barrage même qui couperait le détroit de Behring, on installerait une ligne de chemin de fer. Le Transibérien continuerait et, par voie de terre, des locomotives iraient de Paris à New York, via Moscou, Anchorage et San Francisco.

Evidemment, puisqu'un tsar eut la malencontreuse idée de vendre l'Alaska aux capitalistes, il faut que l'U.R.S.S. demande l'autorisation aux Etats-Unis de fermer le détroit de Behring...

C'est pourquoi, en attendant que les deux pays soient d'accord, M. Khrouchtchev a pensé à des plans plus aisément réalisables immédiatement. Ils n'en sont pas moins grandioses : une mer en plein centre de la Sibérie, par exemple.

Alors que les fleuves sibériens d'un débit énorme vont, en coulant à travers des plaines glacées, se perdre en vain dans l'océan Glacial Arctique, une dépression désertique et brûlante s'étend entre la mer d'Aral, la mer Caspienne et le lac Balkach.

Pourquoi ne pas fertiliser ce désert en y précipitant, par détournement du cours de l'Obi et de l'Iénisséi, ces torrents d'eau gaspillée ? C'est le plan audacieux et logique formulé par Mitrofan Davydov.

DE DANGEREUX SAVANTS

Barrées à la hauteur du village de Biélogorié, en aval du confluent de l'Irtych, les eaux de l'Obi, recouvrant graduellement les terres voisines, constitueraient une « mer de Sibérie » d'une capacité de 4.460 milliards de mètres cubes et d'une superficie de 250.000 kilomètres carrés, soit la moitié de la France.

Un barrage parallèle créerait le « réservoir de l'Iénisséi » qui, par l'intermédiaire de deux vallées et d'un canal de liaison, serait mis en communication avec la « mer de Sibérie ».

Les eaux conjuguées de ce réservoir et cette mer, envahissant l'ancien lit de l'Obi, s'avanceraient vers la mer d'Aral, mais se trouveraient bloquées par le seuil du Turgaï, séparant le bassin de l'Obi de la dépression touranienne.

D'immenses territoires seraient du coup fertilisés (plus de 25 millions d'hectares), les climats de la dépression touranienne et de la Sibérie occidentale se trouveraient adoucis et les centrales hydro-électriques alimentées par les diverses chutes de niveau du système fourniraient plus de 80 milliards de kilowatts-heure annuels.

L'EUROPE OCCIDENTALE SERAIT MOINS ENSOLEILLEE

Ce serait une fortune pour l'U.R.S.S. Ce serait malheureusement une ruine pour l'Europe.

Tout le climat européen est, en effet, fondé sur l'équilibre des vents venus de l'Atlantique et de la Sibérie. Sans doute, de l'Est, viennent des masses d'air froid souvent bien pénibles à supporter. Mais ces masses sont aussi de l'air sec : en été, elles repoussent l'humidité atlantique et font nos ciels bleus

Si les Russes réalisent leur projet, cet équilibre sera rompu. D'après les prévisions des savants l'Europe occidentale deviendrait plus nuageuse, moins ensoleillée. La France deviendrait une Grande-Bretagne, qui elle-même recevrait en cadeau un climat glacial.

Or, Nikita Khrouchtchev entend réaliser son projet : des travaux préparatoires à la « mer de Sibérie » viennent de commencer sur le cours de trois rivières sibériennes, la Petchora, la Vychegda et la Sukhana.

Ainsi, les géochirurgiens qui veulent transformer le monde risquent finalement de dérégler tous ses mécanismes millénaires.

Le progrès se résume à ceci : on a trouvé le moyen d'écarter la pluie... en la faisant tomber chez le voisin. Tant pis pour lui s'il ne sait, à son tour, la repousser plus loin.

Gilles ROCHE

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR
HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VE UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

Echos... de Presse

(Suite de la page 1.)

QUATRE CORPS INANIMES. — **Ce n'est que vers 9 h. 30, que des voisins et la propre sœur de Mme Marguerite Freile, inquiets de ne pas voir s'ouvrir les volets du petit logement, essayèrent de connaître les raisons de cet état de choses.**

On frappa à la porte des Freile, on appela, mais sans réponse. On se décida alors à appeler les sapeurs-pompiers.

Ceux-ci, sous les ordres de l'adjudant-chef Pujol, arrivèrent très rapidement sur les lieux et, après avoir ouvert une porte, découvrirent les quatre corps inanimés.

Les secours s'organisèrent promptement, mais malgré tous les efforts déployés. M. Raymond Freile et le petit Michel ne purent être ramenés à la vie. Par contre, grâce aux inhalations d'oxygène et aux frictions Mme Marguerite Freile et sa fille Annie revinrent lentement à elles et furent transportées à l'hôpital Purpan et placées dans le poumon d'acier du service de réanimation.

DIX PERSONNES VICTIMES SUR LA COTE D'AZUR. — **Nice. Un couple de vieillards habitant Nice a trouvé la mort, samedi dernier, à la suite d'une asphyxie accidentelle.**

M. François Bartoli, 91 ans, et sa femme, Antoinette, 76 ans, qui n'avaient pas reparu depuis trois jours, ont été découverts cette nuit par la police, que des voisins inquiets avaient alertée. Ils avaient succombé aux émanations d'un réchaud à gaz, dont le robinet avait été mal fermé.

D'autre part, à Monte-Carlo, M. et Mme Eugène Pallanca, âgés de 73 ans, victimes du mauvais fonctionnement d'un appareil à gaz, avaient été découverts inanimés par des voisins, avant-hier après-midi dans leur appartement.

SIX PERSONNES ASPHYXIEES PAR LE GAZ A PARIS. — **Paris. Six personnes ont été victimes, dans la nuit de lundi à mardi, d'asphyxies accidentelles par le gaz de ville et sont décédées.**

Une famille de trois personnes a péri de la sorte à Clichy, où l'on a découvert, à leur domicile, les cadavres de M. Henri Samson, 90 ans; de son épouse Adrienne, 81 ans, et de leur fils Jacques, 40 ans.

Les trois autres victimes de ces asphyxies sont : Mme Marguerite Badin, 84 ans, demeurant 89, rue du Faubourg-du-Temple (Xe arrondissement); M. Pierre Feller, 43 ans, demeurant 39, rue Saint - Sauveur (IIe arrondissement), et M. Pierre Cussac, 50 ans, garçon de café, demeurant 12, rue du Cambodge (XXe arrondissement).

Ensuite, le lendemain :

A Toulouse, le froid qui avait causé mardi deux décès, ceux de M. Raymond Freile et de son fils Michel, victimes d'une asphyxie par le gaz, a fait une troisième victime, Mme Marguerite Freile a succombé hier matin à l'hôpital Purpan, où elle avait été placée dans un poumon d'acier. L'état de la petite Annie, 12 ans, seule rescapée, est toujours sérieux.

⁂

A Antibes, M. Alfo Corucci, 38 ans, garçon de café, sa femme Antoinette, 32 ans, et leur fille Danièle, 4 ans 1/2, ont trouvé la mort dans leur appartement, asphyxiés par le gaz.

⁂

Ils avaient été transportés à l'hôpital de Monaco où, malgre les soins prodigués, M. Pallanca est décédé hier matin.

⁂

A Paris, on a retrouvé au cinquième étage d'un immeuble de la rue Saint-Sauveur, le cadavre de M. Pierre Keller, 43 ans, qui, vivant seul, avait succombé à une asphyxie provoquée par des émanations de gaz. Une heure auparavant, on avait découvert dans leur loge de concierge, rue de Douai, M. et Mme Van Glabecke, asphyxiés par confinement d'air. Les malheureux ont été transportés dans le coma à l'hôpital Bichat. Au total, quinze cas d'asphyxie ont été signalés en vingt-quatre heures à Paris.

Et d'autres jours suivants, la série continue.

Que l'on puisse tenir compte des enseignements qui se dégagent de tels faits divers.

C'est par manque de réflexions que l'on risque de mourir stupidement, parce qu'avec diverses commodités, plus ou moins rationnelles, on recherche une certaine « joie de vivre ».

Si toutes les victimes, de leur vivant, même tout en conservant le fonctionnement de leurs appareils de chauffage, avaient pris soin d'avoir une fenêtre à peine entrouverte, le mauvais fonctionnement des appareils pouvant survenir, le renouvellement d'air empêchait l'asphyxie.

Edouard BRUNET.

CORÉE...

(Suite de la page 1)

La commission militaire d'armistice se compose de dix généraux, cinq de chaque côté. Quant à la commission de surveillance des neutres, qui réunit les délégués de la Pologne, de la Suède, de la Suisse et de la Tchécoslovaquie, elle se réunit une fois par semaine.

CONTROLE DES EFFECTIFS

Les informations échangées quotidiennement, sauf les dimanches et congés, portent sur les arrivées et départs de troupes. Les délégués restent en liaison téléphonique directe avec leurs généraux.

La convention de trêve autorise chaque côté à garder 35 « agents de sécurité » dans la zone. Au début, des heurts se sont produits entre les deux groupes, mais ils sont moins fréquents aujourd'hui. Ordinairement la commission militaire de l'armistice mène ses délibérations dans l'ordre et le calme; depuis l'armistice, les généraux se sont réunis 170 fois pour résoudre les divergences d'interprétation de la convention d'armistice.

ORIGINES DU CONFLIT

Le 7 août 1950, le premier ministre, M. Louis Saint-Laurent annonce l'envoi en Corée d'une brigade canadienne. Il termine ainsi son allocution : « Nous devons pour nous-mêmes et nous devons pour autres, nous devons pour nos enfants et pour les enfants des autres, faire tout ce qui est humainement possible pour éviter le désastre d'une troisième guerre mondiale ».

La guerre de Corée devait être pour le Canada la troisième, plus lourde de deuils, puisque du 25 juin 1950 — date de l'invasion de la Corée du Sud — à l'armistice du 27 juillet 1953, 312 soldats canadiens furent tués, 1.245 blessés.

Le Canada est, après les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, le membre de l'O.N.U. qui a fourni la plus forte contribution à cette guerre.

M. St-Laurent, au cours de l'allocution citée, déclare :

« Souvenons-nous des événements de 1939. Une agression fasciste a succédé à une autre, jusqu'au moment où seule une guerre mondiale pouvait réussir à endiguer cette vague de conquêtes.

« Cela ne doit plus jamais se répéter, et la seule façon d'y arriver est de mettre fin à toute agression. C'est ce qui se fait actuellement. Il est de fortes chances que la défaite finale des communistes en Corée découragera toute agression dans d'autres parties du monde; le risque en serait trop grand ». Même si la défaite communiste en Corée ne fut pas « finale », l'action de l'O.N.U. découragea les agressions ailleurs — même si elle ne les découragea pas partout.

ETAPES DU CONFLIT

Le 7 octobre 1950, l'Assemblée Générale des Nations unies adopte une résolution confirmant son but de rétablir une Corée « unifiée, indépendante et démocratique ». A ce moment, l'armée nord-coréenne est en pleine déroute et retraitait au-delà du 38e parallèle.

Lorsque la 7e division d'infanterie américaine atteint le Yalou, le 20 novembre, la victoire de l'O.N.U. semble totale. De l'autre côté de la rivière Yalou, il y a la Mandchourie.

Le 26 novembre, contre-offensive chinoise. A l'exception du premier ministre Nerhu, personne n'a accordé la moindre attention aux avertissements de la Chine qui déclare qu'elle ne restera pas inactive si la Corée du Nord est envahie.

La victoire de l'O.N.U. se transforme alors en une longue indécision. Au début de janvier 1951, les communistes commencent la terrible marche vers le Sud. Séoul, pour la quatrième et dernière fois, changea d'occupant. Les attaques chinoises cessent au printemps, et, pour deux ans encore, l'indécision persiste.

On estime qu'au cours de ce conflit, 1.600.000 communistes ont été mis hors de combat, contre 490.000 Occidentaux et Sud-Coréens. En gros, la frontière actuelle entre Corée du Nord et Corée du Sud reste la ligne de démarcation du front en juin 1951.

AUTOUR DE LA GUERRE et de la Révolution en Espagne

AU « CLUB » : VIVANTE DISCUSSION SUR « MOURIR A MADRID »

Profitant du passage au « Club » du film de Frédéric Rossif « Mourir à Madrid », le Comité de la Loire pour la liberté en Espagne avait organisé une discussion que dirigeait M. Molette, animateur de Ciné-Club.

L'appel avait été très largement entendu et une nombreuse assistance participa à cette séance, et parmi elle, de nombreux Espagnols dont certaint avaient participé aux combats en Espagne.

La guerre d'Espagne a été le premier conflit important où le cinéma ait été présent et ait pu assurer sa véritable fonction : enregistrer objectivement la réalité.

Frédéric Rossif, à partir de documents ciématographiques recueillis en Russie, en Allemagne de l'Est, aux Etats-Unis, en France, s'est proposé de nous montrer les événements d'Espagne pour la première fois des deux côtés à la fois. Avec une absence de passion et en historien objectif l'auteur a donc constitué un documentaire bouleversant et d'une grande importance,

Et pourtant on a pu se poser la question au cours de la discussion de savoir si Frédéric Rossif n'avait pas déformé la vérité même sans mentir précisément parce qu'il avait vu certaines choses En avait-il assez dit ? N'avait-il pas eu le souci de « ménager » certaines susceptibilités ?

De nombreux Espagnols intervinrent dans la discussion souvent par le truchement d'un interprète. Il en ressort qu'avec des intentions louables le film pêche par certaines omissions. Rossif a dit la vérité, soit, mais il ne l'a pas toute dite ! Rien de la Révolution n'est, en fait, montré dans le film; le silence est total sur l'aspect économique de la bataille; la lutte est souvent présentée de façon trop schématique et trop simpliste. Le mystère de la « non intervention » n'est pas approfondi, à peine est-il souligné ? Celui de l'imbroglio diplomatique ne l'est pas davantage, ni le renvoi des brigades internationales.

Un spectateur fera remarquer que Rossif avait eu surtout le souci de souligner les responsabilités de la réaction et du clergé espagnols, et de dénoncer l'extraordinaire intervention allemande et italienne. Il ne s'agit donc, dès lors, pas d'un film historique.

On a aussi reproché au film (et là s'est manifestée la tendance anarcho - syndicaliste) le manque d'esprit révolutionnaire qui soufflait pourtant sur l'Espagne.

Un spectateur français, ayant participé aux combats espagnols, dira que c'était pourtant bien avec cet esprit et avec ces yeux-là que les Français avaient vu la guerre d'Espagne.

On reprochera encore au film de taire l'influence du syndicalisme, et de n'avoir pas traité au fond, le véritable problème de la Révolution.

(De « La Tribune - Le Progrès » de Lyon, du 23 décembre 1963.)